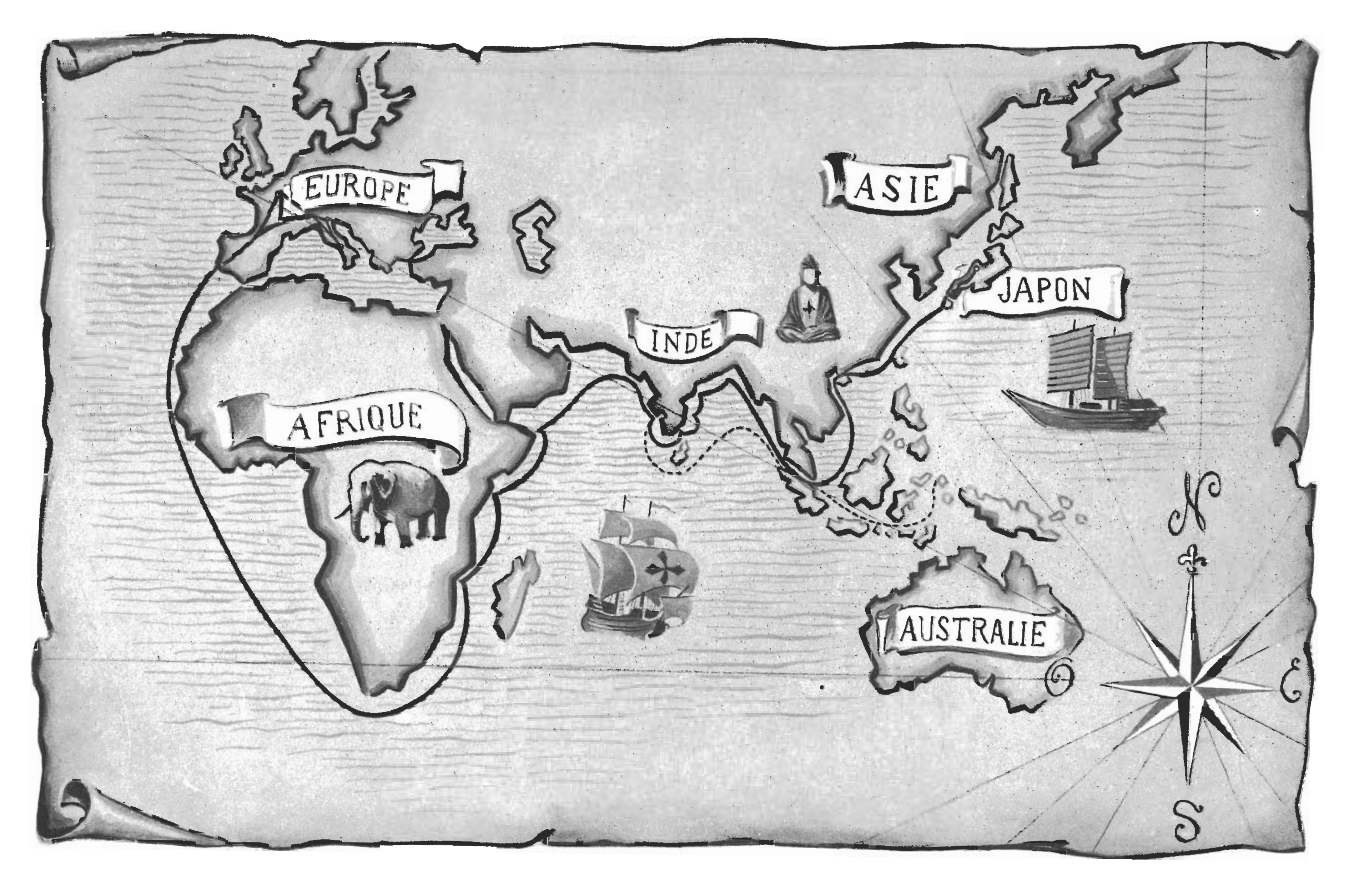

NORBERT MARCHAND
SAINT FRANÇOIS XAVIER
B. BARAY
Collection "Belles Histoires et Belles Vies"
17

Sommaire

★

Dans le port de Lisbonne 1-4
Au pays des Xavier - Enfance de François 5-12
Paris - l'Université 13-17
Ignace de Loyola 18-22
Fondation de la Compagnie de Jésus 23
En route vers Venise 24-27
Volontaire pour l'Inde 28-30
Navire en détresse 31-35
Missionnaire à bord 36-41
Goa 42-47
Chez les Paravers 48-70
Au pays de Travancore 71
Conflit avec les brahmes 72-75
François à Ceylan 76-81
Malacca 82-87
Missions dans les terribles Iles aux Epices 88-95
Chrétiens martyrs 96-100
Attaque sur Malacca 101-108
Retour à Goa 109-112
Voyage mouvementé vers le Japon 113-118
Japon : Premières prédications 119-126
Aux prises avec les bonzes 127-129
Yamaguchi et son daïmio 130-135
En route vers l'Empereur 136-140
L'Ambassadeur Portugais - Adieu au Japon 141-146
Tempête en mer de Chine 147-150
Le Supérieur des Missions 151-153
Bagarres autour d'un départ 154-160
Face à la Chine 161-164
Mort et triomphe de François 165-172

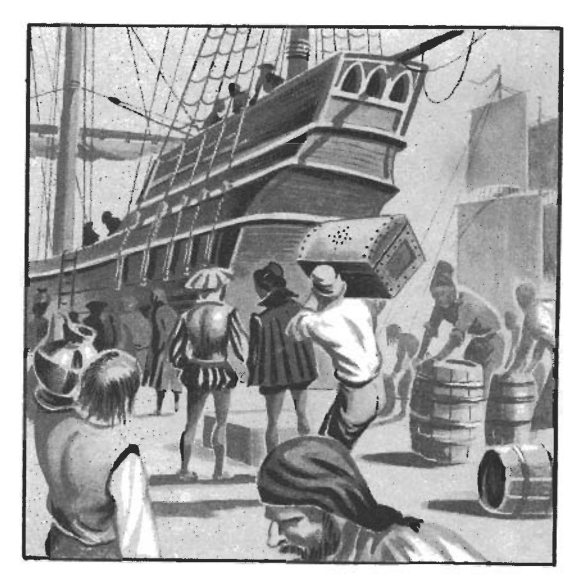

EUROPE
ASIE
JAPON
INDE
AFRIQUE
AUSTRALIE
N
E
S



1 « Place ! Place !... » Ça bouge sur le port de Lisbonne, et le portefaix chargé d'un coffre, qui se fraie un passage au milieu de la foule, souhaiterait qu'il y ait moins de monde.

« Place ! Place !... » Cinq, dix portefaix porteurs de barils et de lourdes malles, des matelots joyeux traversent la foule dans un brouhaha de cris, d'interpellations, voire d'injures.

Après-demain, 7 avril, cinq vaisseaux partent pour les Indes. Ils sont là, se balançant sur les flots, lourds et massifs au milieu des caravelles légères.



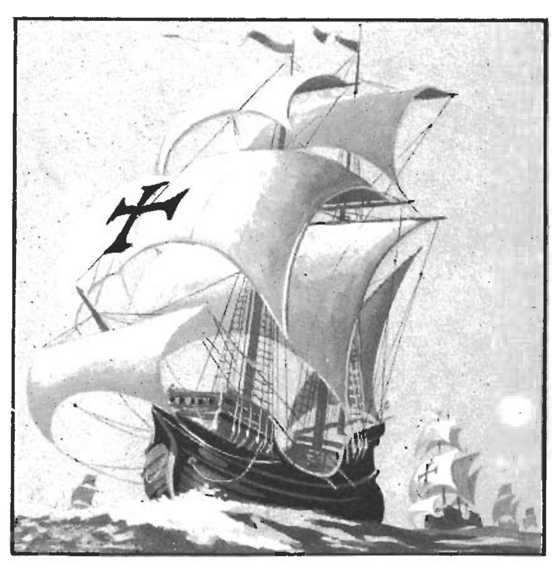
2 Ce départ pour les Indes est tout un événement : cela n'arrive qu'une fois l'an ! Sur les quais, c'est la foule des grands jours. Il n'est question que du magnifique Empire acquis par le Portugal tout au long des côtes de la Mer des Indes, et des profits que cette nouvelle expédition va en retirer.

« Savez-vous qu'on y ramasse l'or à fleur de terre ? — Pour quelques bibelots, on peut échanger des soieries, des porcelaines, des épices et toutes sortes de denrées précieuses. » Et patati, et patata... Ce n'est qu'un bavardage dans cette foule immense. Et cette nuit, plus d'un rêvera de ces pays fabuleux !



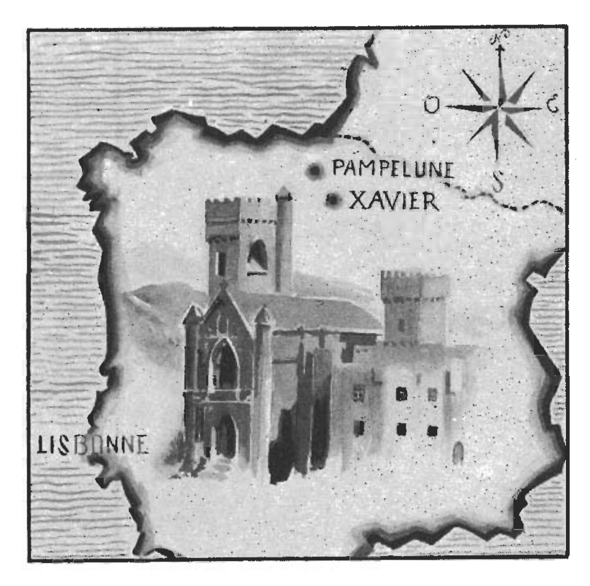
3 En fait, la réalité est moins merveilleuse, et les vaisseaux qui quittent le port devront affronter bien des dangers. Des gens plus réalistes racontent que, dans une récente expédition, la moitié des hommes sont morts ; d'aucuns citent tel bateau brisé sur des récifs inconnus ; tel autre immobilisé sous l'Equateur, faute de vent. La poix et le goudron avaient fondu sur ses flancs, puis sa membrure avait craqué, l'eau s'était engouffrée : il avait coulé.

Là-bas, dans un coin du quai, à voix basse, l'air mystérieux, une femme raconte l'histoire terrifiante d'un monstre rencontré dans une mer inconnue.



4 Qu'importe ! Aujourd'hui, l'optimisme est roi. « Prêts... Larguez ! » Les ordres claquent, nets, tranchants. Les ancres sont levées... Bientôt, les grandes voiles carrées s'enflent au souffle du vent. Ecarlate, la grande croix portugaise qui les marque brille au soleil. C'est un rappel : cette flottille équipée par le roi Jean III a aussi un but apostolique : étendre le règne du Christ sur la terre des Indes.

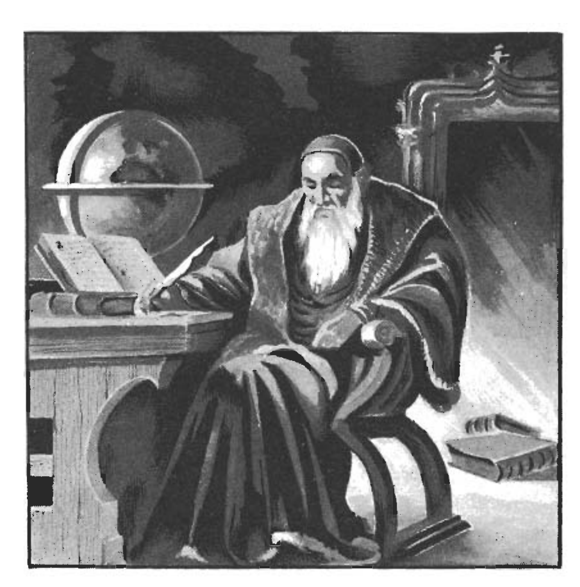
D'ailleurs, cet homme debout sur le pont du « Santiago », ce n'est pas un colon, pas un matelot non plus : c'est un missionnaire. Le regard perdu vers la terre qui s'estompe, rêveur, il médite comment le Seigneur l'a ainsi conduit sur ce bateau en route vers la haute mer.



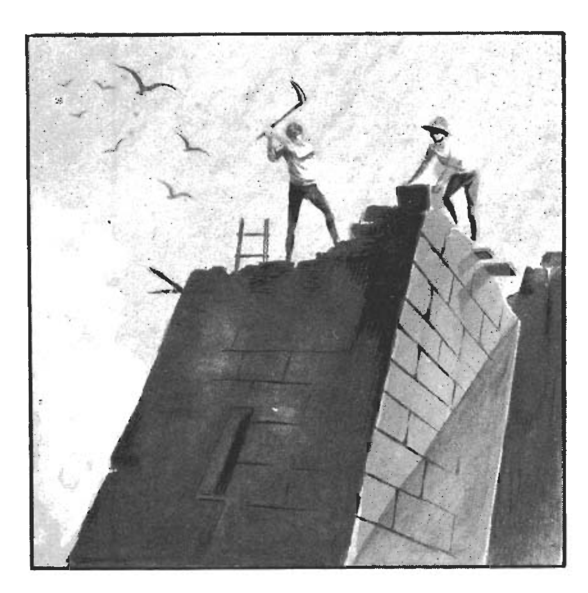
5 Par-delà la ville de Lisbonne, son regard se perd au nord de l'Espagne, dans ce Pays Basque mystérieux et séduisant. Voici Pampelune, son pays de terres labourées, ses collines rocailleuses plantées d'oliviers et de chênes verts. Voici la petite ville de Sanguessa.

Une rude ascension, une rapide descente, et brusquement, se découpant en lignes sombres sur le gris cendré de la montagne, le château de sa famille. Il commande l'entrée des Pyrénées.

Les gens du pays disent « la forteresse de Xavier ». C'est plutôt prétentieux pour une bâtisse aussi inoffensive.



6 C'est là que François vient au monde le 7 avril 1506. Peu de temps après, dans la chapelle du château, il reçoit le baptême. Devenu fils de Dieu, il est consacré à la Vierge puis présenté à l'immense crucifix de bois sculpté qui, selon l'angle sous lequel on se place pour le regarder, semble pleurer ou sourire. Dans le pays, tout le monde vénère ce « Christ qui pleure et qui rit ». C'est là également que François passera sa jeunesse près de ses cinq frères et sœurs, près de sa mère, surtout. Une maîtresse femme, chargée de son éducation.
Quant à son père, c'est l'un des plus nobles seigneurs de la Navarre, et, ce qui ne gâte rien, un savant : docteur de l'Université de Bologne.



7 L'épreuve mûrit très vite le jeune François. Il n'a pas encore six ans qu'il assiste impuissant à l'anéantissement de sa patrie. La puissante Castille convoite le petit royaume de Navarre. Miguel et Jean, ses frères, soldats dans l'armée de Navarre, sont au premier rang du combat ; mais il faut bien s'incliner devant la force. Le vieux château est démantelé. Pierre par pierre, sous la pioche des démolisseurs, tombe la haute tour Saint-Michel, orgueil des Xavier, dernier bastion de la résistance.

Le père de François ne peut survivre à cet écroulement. Il meurt le 15 octobre 1515.



8 Et dans la vieille maison meurtrie, où subsistent encore quelques locaux d'habitation, François reste seul avec sa mère. Pauvre mère ! Courageuse, voire héroïque, mais que d'épreuves ! Fière de ses enfants, mais le cœur brisé par les séparations : départ de ses deux fils pour le service du roi, de ses deux filles pour le service de Dieu. Puis c'est le retour de son mari à la maison du Père. Sa troisième fille, Anne, s'est mariée. Il ne lui reste plus que François. De quelle tendresse attentive elle l'entoure. En ces temps difficiles et bouleversés, elle a peur pour lui, peur pour son corps, peur pour son âme surtout.

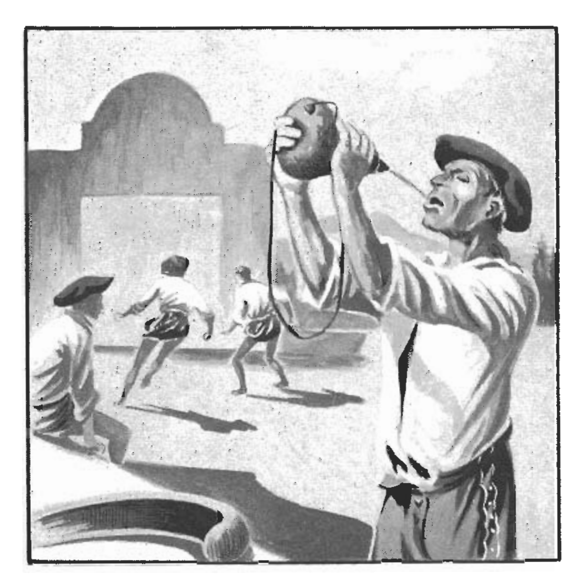


9 Car on lui fait trop de compliments sur le compte de ce fils ; et ce n'est pas sans vanité que celui-ci les entend.

« Quel garçon séduisant !

— Quels beaux yeux ! Ils pétillent d'intelligence et d'énergie. Et ces cheveux, et cette démarche ! »

C'est vrai : à voir s'avancer ce bel adolescent, la taille élancée, les mouvements souples, l'allure fière et dégagée, ses cheveux soyeux tombant drus sur ses épaules, on ne peut rester insensible au charme qui se dégage de sa personne.



10 Mais ne craignez rien, Doña Maria ! Votre garçon est un vrai garçon. Vaniteux, bien sûr ! Mais il ne veut pas s'arrêter aux flatteries et se contenter de jouer les snobs ou les prétentieux. Regardez-le donc courir, sauter avec ses camarades : c'est « un dur » ! Voyez avec quelle fougue il se livre à cette partie de pelote, là-bas, sur le fronton (1) du village. Et maintenant, quel plaisir ne prend-il pas à cette partie de pêche, sautant de pierre en pierre dans le rio torrentueux !

C'est un vrai montagnard, un vrai Basque.

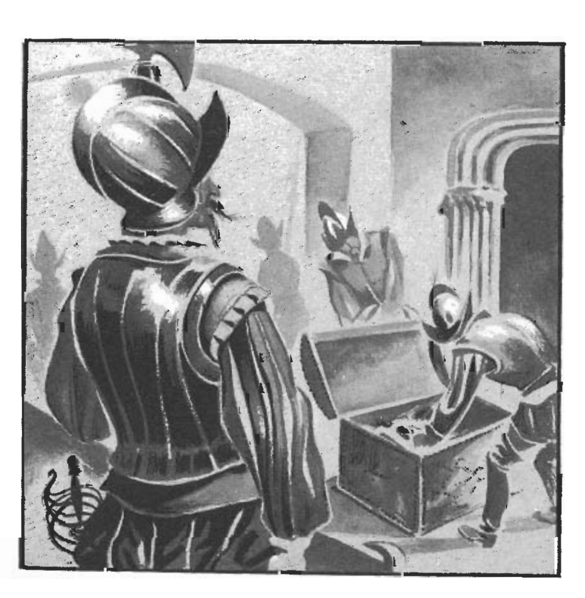
(1) Mur arrondi à son sommet, contre lequel on joue à la pelote basque.



11 Fervent de sport, il n'oublie pas la classe. Avec la même ardeur, il apprend, aidé de sa mère, sous la direction du chapelain, les premiers rudiments du latin, se prépare à sa première communion ; il se passionne pour ses études, s'y donnant à fond.

Si son sang est celui d'une race ardente et enthousiaste, s'il est le descendant de conquérants, marins et aventuriers, il est aussi le digne fils de son père.

Et c'est pourquoi, un jour, il décide de partir pour Paris, à l'Université : il veut conquérir les titres qui lui vaudront une carrière aussi brillante que celle de son père.



12 Mais auparavant, il lui faut subir une dernière épreuve.

Avec l'aide des Français, la Navarre a recommencé la lutte et, malgré les exploits des défenseurs galvanisés par un capitaine héroïque, a repris Pampelune, sa capitale : succès éphémère. Bientôt, il faut battre en retraite ; c'en est fait. Les frères de François sont condamnés à mort par contumace, les biens des Xavier confisqués, leurs terres dévastées. Il ne leur reste plus rien, fors l'honneur.

Les exploits militaires de ses frères ont séduit François. Va-t-il choisir le métier des armes ? Non ! La science. Il part pour Paris.



13 Paris. François vient d'entrer au Collège Sainte-Barbe, tout près de la Sorbonne. Octobre 1525 : les cours commencent. Quatre heures : réveil. Cinq heures : cours. Avec un lever aussi matinal, on imagine les élèves sommeillant, bien tassés sur leur chaise. Erreur ! On s'assoit à même le carreau, sur une litière vite devenue pouilleuse.

Après le premier cours, c'est la longue succession des exercices religieux, des cours et des maigres repas, car au réfectoire le menu n'est ni copieux, ni substantiel. Par contre, on y est plus généreux pour les punitions : fouet, bastonnade. Au moins une distraction ! Pas pour tout le monde, bien sûr !



14 Les récréations n'ont lieu que le jeudi. Quant aux vacances, seul le mois de septembre leur est réservé. Heureusement, de temps à autre, les sportifs peuvent satisfaire leur soif de lutte et de performances. Au Pré-aux-Clercs ou dans l'Ile aux Vaches, on s'empoigne dans des compétitions en char ou à cheval, dans des lancers de javelot, des parcours de natation. Dans les courses à pied et dans les sauts, François ne laisse à personne le soin de remporter la palme. Et là encore, sous les applaudissements de la foule, sa vanité trouve son compte.

Il en fera pénitence plus tard.



15 Le sport, très bien ! Mais tout le monde ne l'apprécie pas : il y a les « mous », ceux qui ont toujours peur d'en faire trop ou de se casser une jambe. Alors, ça ne leur dit rien.

Heureusement, il y a la fameuse promenade à la Foire de Saint-Denis.

Ça alors, c'est intéressant ; en avant, les professeurs défilent en ordre impeccable... tandis que les élèves des derniers rangs se paient un de ces chahuts sensationnels !

Les Parisiens en ont peur. Mais cela n'a lieu qu'une fois l'an.



16 Vraiment, le règlement est trop dur. Aussi, le soir, les étudiants sentent-ils le besoin de se distraire, de faire les fous. Le mieux, c'est de sortir en ville. Là, au moins, ils n'auront pas les surveillants sur le dos. Mais le portier ne veut rien entendre. Règlement, règlement. Alors, à la brune, on fait le mur pour faire la fête autour de quelques bouteilles. « Le maître en est », écrit François. Il se sent saisi de vertige. « Si la plupart agissent ainsi, pourquoi pas moi ? »

Va-t-il sombrer ? Il lutte, se cramponne. Ah ! s'il avait quelqu'un pour l'aider, pour le sortir de cette ambiance !



17 Un étudiant, Pierre Favre, Savoyard au cœur droit et pur, vient partager la chambre de François. C'est un vrai chrétien.

Les deux jeunes gens se lient d'amitié. François est sauvé. Il tiendra bon car maintenant il n'est plus seul pour cheminer. C'est souvent ainsi dans la vie. Mais il est aussi des garçons, des jeunes gens, qui s'éloignent du Christ parce que le chrétien qui devrait les aider est passé près d'eux sans leur apporter le secours de son amitié.

1528. François et Pierre Favre ont 22 ans. Voici que leur survient un autre compagnon, un homme étrange...



18 Il faut se serrer un peu. François le fait en bougonnant. Il a entendu parler du nouveau venu. Celui-ci est connu pour ses austérités excessives. Certains l'accusent de magie.

Digne, plutôt fier, François n'aime pas cette sorte de gens.

Quand il le voit, boitillant, le crâne dénudé et portant bien ses quarante ans, François, jeune, fringant, n'a pour lui que de l'antipathie. Le nouveau lui demande des répétitions de philosophie. Il le renvoie à Favre.



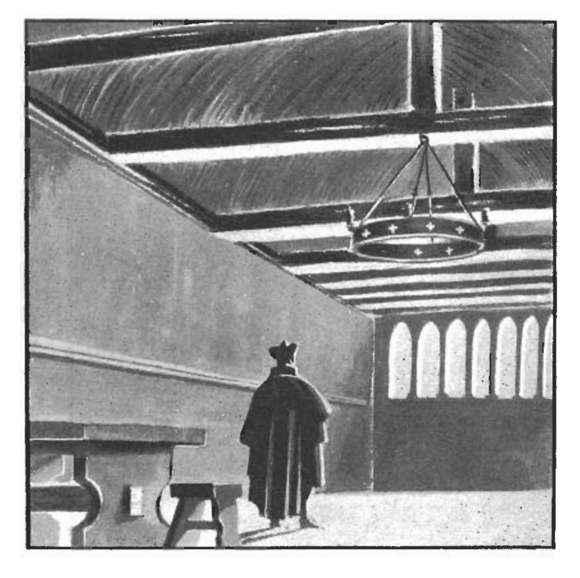
19 Pourtant, cet individu porte un titre de noblesse : il s'appelle Ignace de Loyola.

Il a même été célèbre ; c'était lui l'héroïque capitaine du siège de Pampelune. Un éclat de pierre lui avait brisé la jambe. Sommé de se rendre, il avait refusé et continué de se battre comme un lion. Mais blessé, obligé de renoncer au métier des armes, la grâce du Seigneur l'avait travaillé. Désormais, un autre idéal le galvanisera ; il ne s'agit plus de batailler pour des royaumes éphémères, mais de gagner le Royaume éternel du Christ.



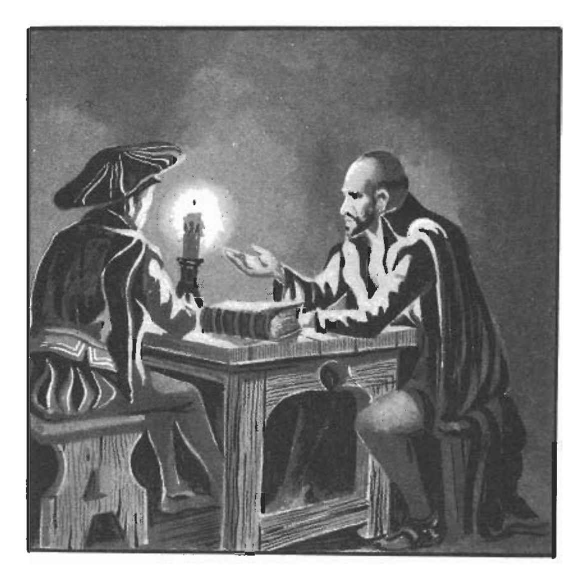
20 A l'Université, Ignace reste un meneur de première force. Malgré son âge, il sidère les jeunes par son élan et son audace révolutionnaire. Son regard, son éloquence fascinent. Il entraîne, prend sur les étudiants un ascendant prodigieux, ne fait rien moins que de lancer les bases d'une Action Catholique à l'Université.

On se moque de la religion : il invite à la Messe, à la Communion. On tient des propos grossiers, on se vante des pires orgies : il invite à la prière, encourage à la pénitence.



21 Un jour, un disciple d'Ignace annonce qu'il quitte l'Université pour entrer à la Chartreuse. Stupéfaction générale. « Tout ce mouvement créé par Ignace... c'est donc sérieux ? Allons donc ! Il ne peut s'agir que de quelques écervelés maladifs », disent certains. Pas si sûr !

Certain jour d'une grande manifestation religieuse, les professeurs de l'Université décident de maintenir les classes. Ignace ne l'entend pas ainsi. Il décrète la grève et, le jour dit, l'Université est presque déserte. On veut sévir ; il est même question de fouet public. Mais on a peur d'Ignace et de sa popularité. La cause du Christ est victorieuse.



22 Elle l'est aussi dans le cœur de François. La lutte a été rude. Mais lentement la grâce travaille en lui. Un jour où, dans la chambre, François s'enflamme dans la discussion, exposant ses projets de futur docteur et de légiste, Ignace l'écoute attentivement, puis, comme au sortir d'une longue méditation, lui dit : « Très bien, mais que sert à un homme de gagner le monde entier s'il vient à perdre son âme ? » La pensée pénètre en François ; elle le mord, le tenaille, bouleverse tout son être.

Il se rend. Il a compris. Fougueusement, il se donne tout entier au Christ. En avant, et « à toute vapeur ». Mais la vapeur est renversée.



23 Au matin du 15 août 1534, sept jeunes gens, Français et Espagnols, sont rassemblés sur la colline de Montmartre. Parmi eux, Ignace, François, Pierre Favre.

Ensemble, ils veulent servir Dieu. Comment ? Rien de précis encore. Leur Compagnie sera une sorte d'armée du Christ, un bataillon de choc aux ordres du Pape. Ils le jurent dans une chapelle souterraine, appelée la chapelle des Saints Martyrs.

On croit en effet que, décapité en ce lieu, saint Denis en a imprégné la terre de son sang.



24 Et maintenant, Ignace veut remettre sa Compagnie aux mains du Pape. En attendant, il se repose en Espagne. « Rendez-vous à Venise », annonce-t-il à son équipe.

François et ses compagnons décident de s'y rendre à pied.

C'est l'hiver. Les routes défoncées à la suite des tempêtes de neige et de la pluie sont sillonnées de soldats en maraude, de paysans apeurés et méfiants, d'aventuriers de toutes sortes.

Peu soucieux des dangers, ils vont, vêtus de leur soutanelle d'étudiants, coiffés d'un chapeau à larges bords, le bâton à la main, le chapelet au cou, le sac sur l'épaule.

Leur âme rayonne la paix et la joie.



25 « Halte ! qui êtes-vous ? Où allez-vous ? » C'est un soldat français qui les interroge ; seuls les Français répondent ; les Espagnols s'en gardent bien car France et Espagne sont en guerre. Dans l'autre zone, on fera le contraire. Tout est prévu, sauf l'interrogatoire individuel. Pour s'en sortir, l'un doit accepter de passer pour simple d'esprit.

A chaque question posée par un soldat, il répond naïvement : « Je suis étudiant de Paris. »

Tant et si bien qu'excédé ou amusé, le soldat bon enfant tourne les talons. Cela valait mieux !



26 « Le Seigneur nous préserva de tous les périls », écrivait Pierre Favre. Ils se sont donnés à Lui tout entiers. Ils ont confiance. C'est pour sa gloire qu'ils avancent.

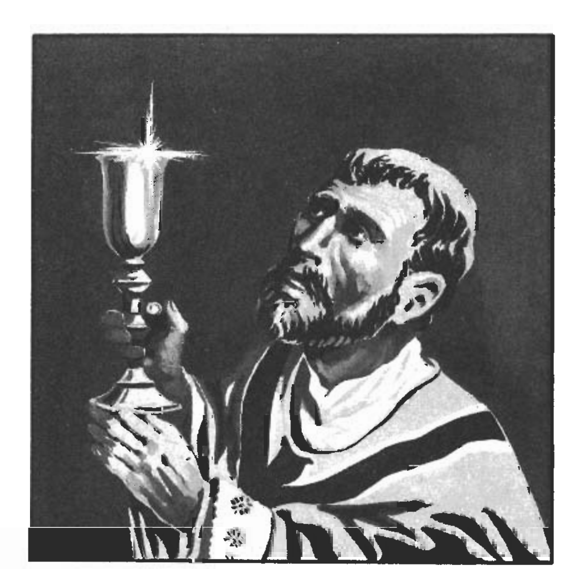
Et leur plus grande souffrance, ce n'est pas le froid, le danger. Non : c'est de voir, sur la route, des villages entiers qui renient leur Dieu. Ici, tout le pays est en fête, on boit, on chante. L'Eglise est pillée, on jette au vent les reliques des saints.

En mission, François verra des hommes adorer des morceaux de bois. Mais ceux-là sont sincères. Ne sont-ils pas plus coupables ceux qui, ayant connu la bonté du vrai Dieu, Le renient et S'en moquent ?



27 François et ses compagnons poursuivent leur route, prêchant, mendiant, bravant le ridicule. A Venise, c'est la rencontre avec Ignace. C'est aussi le service dans les hôpitaux avant de repartir pour Rome. François soigne les incurables. Un homme couvert de plaies purulentes lui demande de lui gratter le dos. François a un haut-le-cœur. Il s'exécute, puis, portant à sa bouche son doigt maculé, il en suce le pus.

Folie ! Oui, mais dans la puanteur du « Santiago », ou dans les hôpitaux des Indes, jamais plus François ne reculera.



28 Trois mois plus tard, c'est la visite au Pape Paul III qui, voulant se rendre compte de la science des équipiers d'Ignace, les fait discuter dans un débat contradictoire. L'examen est convaincant ; le Pontife autorise leur ordination et leur permet d'aller prêcher en Terre Sainte.

Une guerre entre Venise et les Turcs empêchera ce dernier projet.

Le 24 juin 1537, a lieu l'ordination sacerdotale. Il y a là François, Ignace, et quelques compagnons. Quarante jours de retraite, et François dit sa première messe. Il pleure de joie.



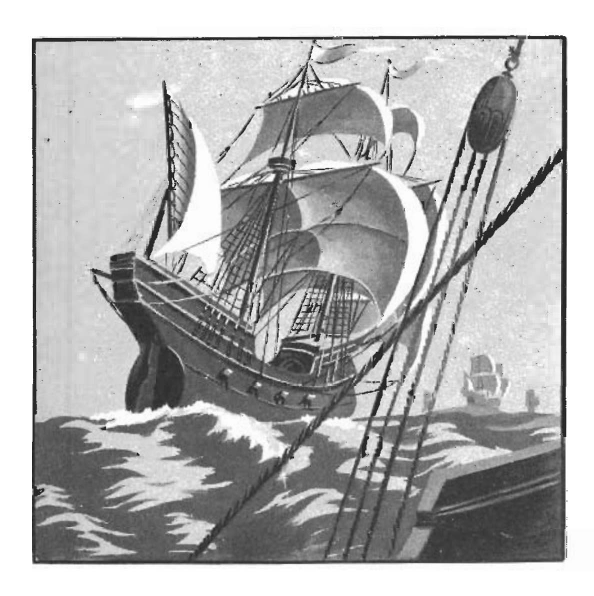
29 Déjà, des hommes lointains hantent les rêves de François. Un de ses amis qui partage sa chambre raconte qu'une nuit François se réveilla brusquement : « Mon Dieu, que je suis moulu ! Savez-vous ce que je viens de rêver ? Je portais sur mon dos un Indien ou un Noir, je ne sais ! Il était si lourd qu'il pesait jusque sur ma tête, et je n'arrivais pas à la relever. A présent même, je me sens éreinté, brisé. » Ereinté, brisé, il l'est, en effet ; dans la ville universitaire de Bologne, il se dépense sans compter, il s'épuise.



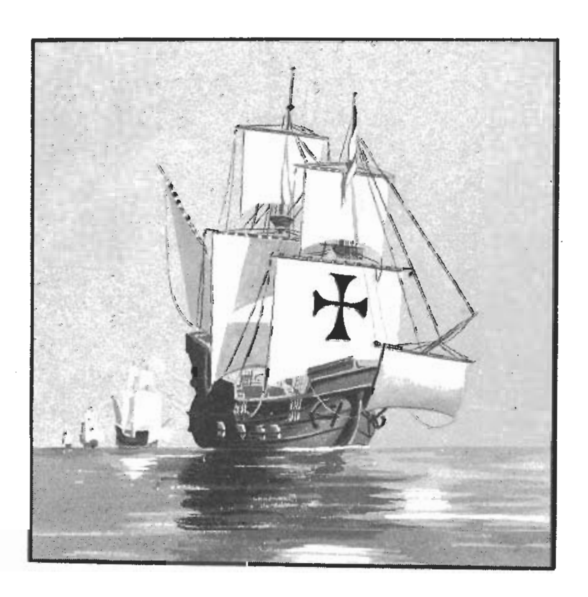
30 Un jour, parlant de la Compagnie de Jésus, Pierre Favre avait dit : « Nous sommes au Pape. S'il commande, nous serons ravis d'aller au bout du monde. »

Précisément, il commande ; Jean III, roi du Portugal, lui a demandé des missionnaires pour les Indes. Le Pape a pensé à la nouvelle Compagnie. Ignace accepte. François, malgré ses rêves, n'est pas désigné ; il est si fatigué ! Ignace, qui est malade, le fait appeler : « Nous avions choisi Bobadilla (un des compagnons de François) pour la mission des Indes. Une sciatique l'empêche de partir ; l'ambassadeur ne peut attendre. Voilà qui est pour vous.

— Eh bien ! en avant, me voici ! »



31 Et nous retrouvons François réalisant son rêve sur l'un des bateaux en route vers l'Inde, le « Santiago », l'un des meilleurs vaisseaux du port de Lisbonne. Bien sûr, il ne ressemble en rien à nos transatlantiques actuels, mais avec ses cinquante mètres de long, ses quarante-cinq mètres de large, ses quatre ponts superposés et ses deux gros édifices décorés, appelés « châteaux », il ne manque vraiment pas d'allure. Le malheur c'est que, s'il file bien par vent arrière, il est à peu près incapable d'avancer par vent contraire. Comment pourrait-il louvoyer ? Sa voilure compliquée est presque impossible à manœuvrer.



32 Quelques mois de voyage, et voici le « Santiago » et les quatre autres vaisseaux de son escorte sommeillant en plein Océan Pacifique, à hauteur de l'Equateur. On redoutait ce passage difficile où il arrive que durant des semaines le vent ne souffle pas.

Dès lors, le brouillard s'accumule ; aussi les marins appellent-ils ce lieu : le « pot au noir ».

Parti trop tardivement de Lisbonne, le « Santiago » n'y a pas échappé. Voiles flasques, majestueux, mais figé sur la mer tranquille, le lourd voilier paie son tribut à cet endroit malheureusement célèbre qui ne le ménagera pas.





33 Que se passe-t-il durant ces longues heures d'attente ? Il y a là trois cents matelots et sept cents passagers : soldats du Portugal, marchands en route vers la fortune. Ils s'entassent sur le bateau, sans ordre, sans confort, à la recherche de la meilleure place disponible.

Dans le château arrière, entouré de ses capitaines et de quelques gros marchands cossus, se tient le chef de l'expédition, Alphonse de Souza, promu nouveau Gouverneur des Indes. C'est un vaillant capitaine, célèbre par ses faits d'armes, généreux à ses heures, mais peu scrupuleux sur la justice et le droit des gens.

Riant, jouant avec ses compagnons, pense-t-il même aux misères qui s'étalent à ses pieds ?

34 Justement, sur le pont, deux hommes se disputent avec force. Pourquoi ? Tout simplement pour un coin d'ombre.

« Va voir ailleurs, j'y étais avant toi.

— Voleur, tu as profité de mon absence ! »

L'un d'eux a tiré son couteau, l'autre fait de même. Tout à l'heure, sur le bateau, on comptera un nouvel assassinat. Rien d'étonnant, et qu'y pourrait Alphonse de Souza ? Ici, c'est la loi de la jungle.





35 C'est que dans ce « pot au noir », le bateau est devenu un abîme flottant de misères, un mauvais lieu. On se bat à chaque instant, pour une part de nourriture, pour quelques gouttes d'eau. Dans cette atmosphère torride, les vivres sont corrompus, et pour rafraîchir les gorges desséchées, il n'y a plus au fond des barriques qu'un peu d'eau. Encore est-elle grouillante de vers !

Et quand la bise gonflera-t-elle les voiles ? Rompus, nerfs tendus, ces hommes exténués ne peuvent qu'être le jouet de leur égoïsme et de leurs passions.

36 Dans ce milieu impossible, un homme extraordinaire fait passer un souffle de réconfort. C'est François de Xavier. Il n'est ni capitaine, ni marchand cossu, et cependant, tout comme eux, il a sa cabine dans le château arrière. C'est une chance ! Il en fait une infirmerie pour les malades. Lui, il ira coucher sur les cordages, dans l'entrepont.

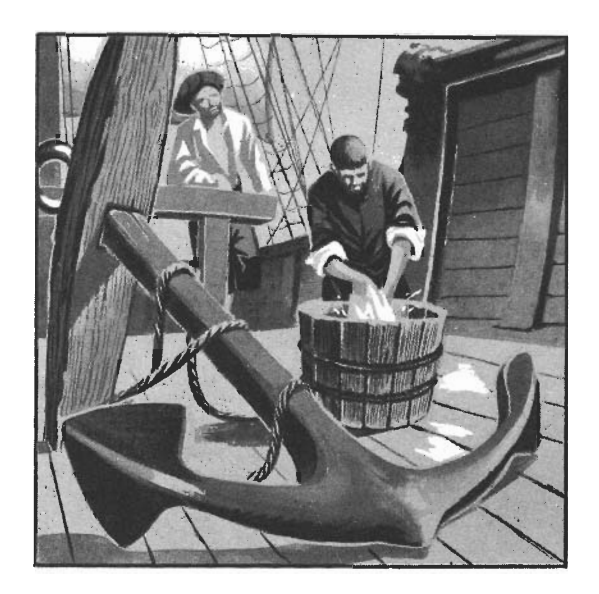
Il n'est ni colon, ni officier, mais il a sa place à la table du Gouverneur. C'est très bien ainsi, car son repas ira aux affamés. Lui, il aura les restes, et un morceau de gros pain.



37 De Souza et ses compagnons protestent. Pourquoi cet hurluberlu ne se tient-il pas tranquille?

« Une infirmerie dans sa cabine, mais il va nous amener la contagion. Donner aux gens les mets de notre table, mais c'est éveiller la jalousie, préparer la révolte ! Quel homme étrange ! »

Etrange, oui ! Car François n'a rien à voir avec ces chercheurs d'or, ces chasseurs d'épices, de soieries ou de porcelaines, rien à voir avec ces capitaines en quête de terres nouvelles à coloniser. Dieu l'a empoigné et ne le lâchera pas. Son aventure est autre, mille fois plus dure et plus magnifique.



38 François connaît l'amour de prédilection du Christ pour les plus malheureux. Aussi, va-t-il au chevet des malades ; il les soigne, lave leur linge, leur rend les services les plus répugnants.

« Acceptez un serviteur », lui propose Alphonse de Souza.

« Non, répond François. J'entends laver mon linge moi-même, m'occuper de mon pot-au-feu, et, par surcroît, servir les autres. A quoi j'espère ne perdre aucune autorité. »

Les malchanceux ont un ami, et les moribonds se sentent moins seuls, moins désespérés ; leur cœur trouve la paix : quelqu'un les aide à bien mourir.



39 François vient de quitter ses malades. Où donc est-il en cet instant? Ah ! le voici.

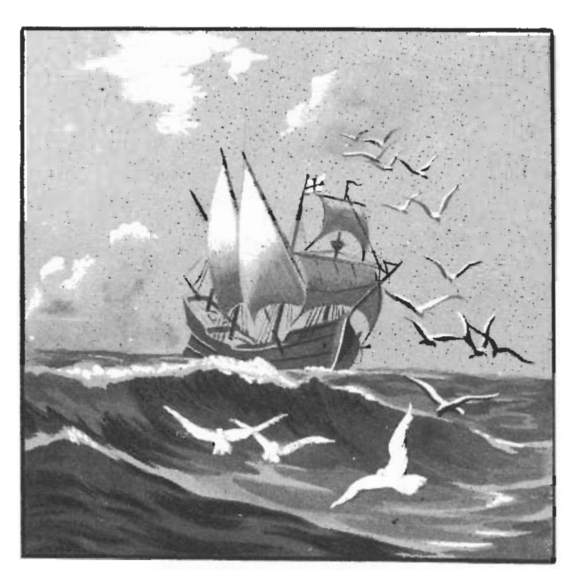
Pour parler du Christ aux soldats, il s'attable au milieu d'eux, se lance dans une partie de dés. On lui donne un verre, il boit, il rit avec les autres, il mêle aux chansons sa voix claire et puissante. « Ce qu'il est sympathique », clament les soldats unanimes.

François peut leur dire ce qu'il voudra, il sera toujours écouté. Les dés continuent de rouler sur la table, à quoi bon? Xavier présent, c'est le Christ qui gagnera.



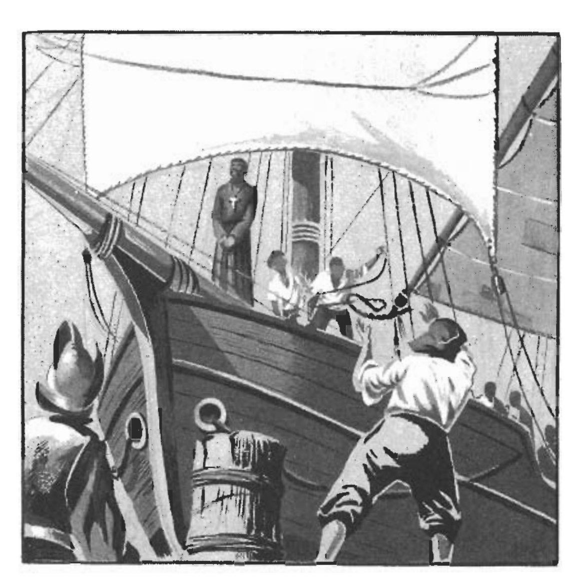
40 Aujourd'hui, grande discussion sur le pont. Il y a là tout un groupe de marchands, et François au milieu d'eux. Il s'informe des prix de la cannelle, du poivre, des clous de girofle, du prix de revient et du prix de vente. Ces gens-là se ménagent un bénéfice énorme, et François s'indigne : « Comment, Messieurs, vous vous dites chrétiens? Mais vous êtes des voleurs ! »

Une nuit, le pilote s'est endormi. François prend le gouvernail et quand l'autre, abasourdi, se réveille, il lui dit : « Le Christ nous a bien recommandé de veiller, car on ne sait jamais l'heure à laquelle Il viendra. Il faut toujours être vigilant à son poste. »



41 Somme toute, le missionnaire ne perd pas son temps. Toutes les occasions lui sont bonnes pour parler du Christ.

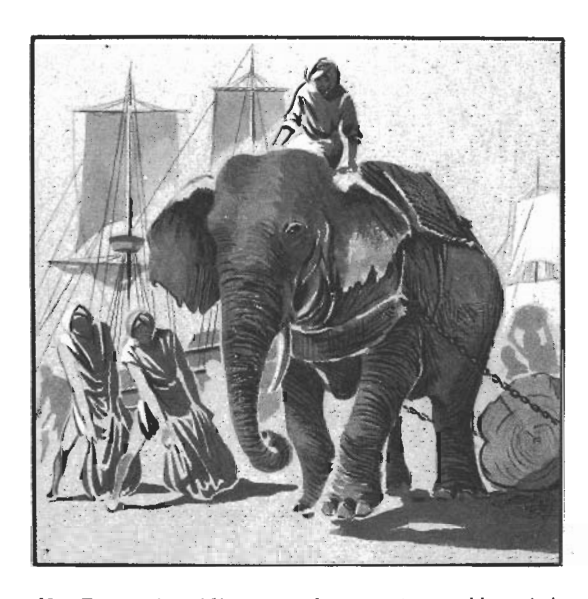
Enfin, on arrive à Mozambique. La mousson est contraire. Inutile d'aller plus loin, il est trop tard pour rejoindre Goa. Il faut hiverner là en attendant les vents favorables d'avril. François en profite pour soigner les malades à l'hôpital. Cet apostolat l'enthousiasme. C'est à regret qu'en compagnie du Gouverneur il devra partir dès février sur un vaisseau plus léger, le « Coulâm ».



42 « Le gouverneur ! Voici le gouverneur ! »

Des quais de Goa, on aperçoit à peine l'ample voilure du « Coulam », mais déjà la nouvelle se répand dans la capitale de l'Inde: « Le gouverneur ! Le gouverneur ! » C'est la ruée vers le port. Tout le monde veut être là pour voir.

Lentement, la caravelle s'approche. On jette les câbles. Ils grincent dans les amarres. La coque heurte le quai. Doucement maintenant, le bateau se balance. Le gouverneur descend, salue la foule qui l'accueille en triomphe.



43 François débarque à son tour. Une joie immense l'envahit. Autour de lui, toutes les races se coudoient : Arabes, Musulmans, Hindous, Malabars. Dans un tohu-bohu étonnant, marchands, matelots, portefaix s'affairent, dominés par les imposantes statures des éléphants débardeurs qui transportent des tonnes de marchandises.

Bientôt il aperçoit la cathédrale, visite les églises, découvre un monastère. Tout cela l'impressionne. Il voit tout en beau. « Goa est tout peuplé de chrétiens », écrit-il à Ignace.



44 Il doit déchanter bien vite. Quelques pas dans la rue, et François se voit dépassé par des Portugais à cheval ou en palanquin. Ils se pavanent, accompagnés d'esclaves demi-nus portant des parasols, et de gardes du corps armés jusqu'aux dents. Tout ceci pour en imposer aux indigènes.

Voici maintenant des cortèges de femmes portugaises. Elles vont, couchées sur des litières, accompagnées de suivantes. Etincelantes de dorures et de pierreries, elles affichent un dédain superbe.



45 Ici, c'est un marché d'esclaves. Les Portugais y achètent ou vendent des indigènes, tout comme des bêtes de somme.

Demander aux Hindous de recevoir le baptême ? François n'y songe même pas. Franchement, les scandales des Portugais ne donnent pas envie d'être chrétien. Que faire alors ? Pas de défaitisme : puisque le mal vient des Portugais, c'est à eux qu'il s'attaquera tout d'abord.



46 Voilà justement des soldats dans un cabaret.

« Bonjour, les amis ! »

C'est à peine si on lui répond. Un prêtre dans un cabaret. Ça alors ! C'est plutôt gênant. Vient-il leur faire des reproches ? Non ! Il chante, il rit avec eux.

« Ohé ! une partie de dés... »

Et le voilà jouant avec les hommes, plaisantant et discutant.

Vraiment, ce missionnaire n'est pas comme les autres !

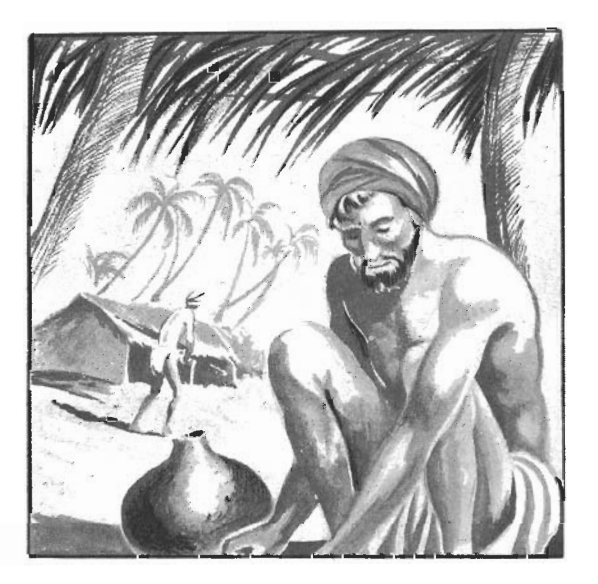


47 La glace est rompue ! François a gagné leur confiance, d'autant que certains l'ont vu prier à l'écart dans une palmeraie.

« C'est un saint... si vous aviez vu son visage. »

C'est un saint, c'est vrai, mais cela ne l'empêche pas d'avoir les deux pieds sur la terre. Il se rend vite compte que les marchands ne se gênent pas pour voler les indigènes et pour mener une vie de débauche.

Pas question de les condamner, pas question non plus de leur faire des sermons. Doucement, il les mettra en face de leur vie de péché.



48 Cependant, il est venu pour les Hindous, non pour les Portugais. Ces derniers ont leurs prêtres, leurs évêques. François, lui, c'est aux pauvres qu'il a mission de porter l'Evangile.

En bordure du désert vit une race hindoue méprisée, les Paravers. Leurs huttes s'échelonnent sur la côte, à l'ombre restreinte des cocotiers. Sous le climat tropical qui est le leur, le vêtement est réduit à sa plus simple expression : un turban sur la tête, un pagne sommaire autour des reins.

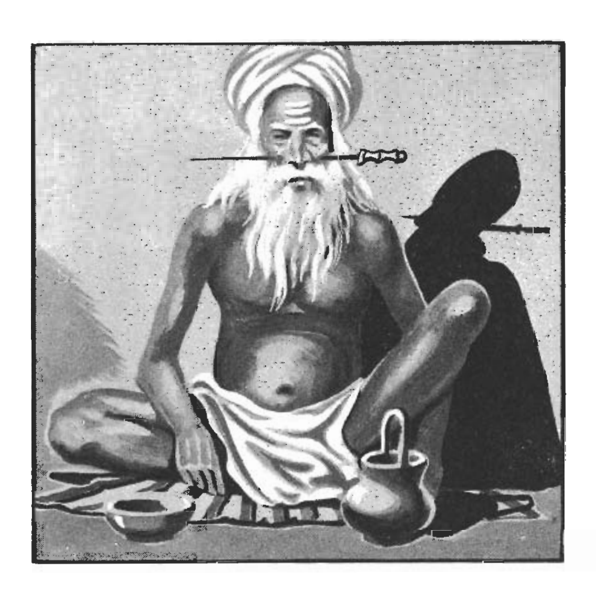


49 Leur occupation ? Inutile d'essayer de cultiver les champs. Le sol est trop aride sous le soleil trop vif. Quelques légumes par endroits... à peine de quoi vivre. Heureusement, il y a la pêche.

Ils partent sur leurs barques légères poussées par une voile, ou sur leurs radeaux de troncs d'arbres. Un corps bronzé plonge : l'homme vient d'apercevoir dans l'eau claire quelques pintadines. Certaines portent des perles précieuses et, comme les Portugais en sont amateurs, cette pêche est devenue la grande ressource du pays.



50 François décide d'aller vers ce peuple. Le travail ne saurait lui manquer. Ces braves pêcheurs vivent dans la plus grossière idolâtrie. Leurs dieux ? Des troncs d'arbre affublés de têtes de serpents, de tigres, d'éléphants, de tortues. Au fond, c'est toujours, à travers ces idoles, le même dieu qu'ils adorent : Vichnou. Ils l'ont gratifié de trois têtes pour marquer son intelligence. Quant à ses quatre bras, ils sont les signes de sa force et ses six pieds le symbole de sa vitesse.



51 Comme idoles, on trouve aussi Siva et sa femme la déesse Kali. A ceux-là, les Paravers offrent des sacrifices humains.

En leur honneur, certains jours, des volontaires s'enfoncent des crochets de fer dans les épaules, puis, suspendus à une poutre, se laissent soulever au milieu d'une foule en délire.

Parfois, ces pêcheurs paisibles sont atteints d'une véritable frénésie religieuse et vont chasser de prétendus mauvais génies. Ils se livrent à des contorsions, se tailladent le corps, et rien ne peut les apaiser.

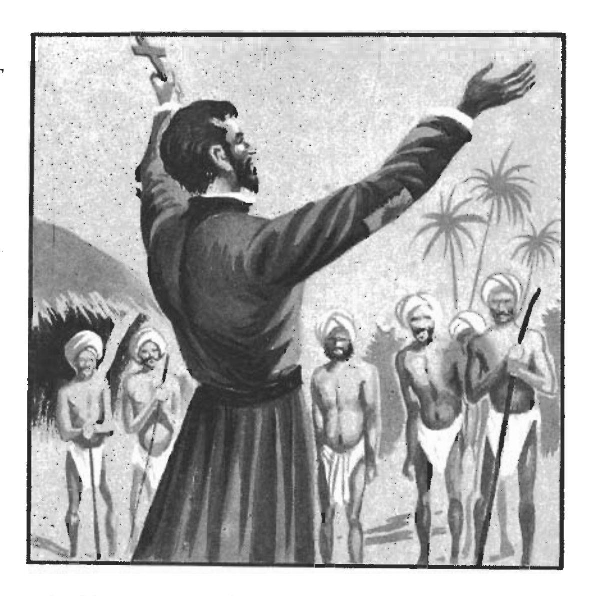


52 François arrive à la Pêcherie (quelques interprètes l'accompagnent : de jeunes clercs du séminaire indigène de Goa). Il circule à pied à travers les villages. On le remarque de loin à son costume, une vieille soutane usée et rapiécée, un bonnet défraîchi, un capuchon de toile noire. Sa nourriture a la même simplicité : le plus souvent du riz à l'eau, du lait caillé, un peu de poisson séché avec du beurre plus ou moins rance. Il ne mange jamais de pain, pas plus d'ailleurs que d'œufs ou de viande.



53 Mais regardez plutôt. François s'arrête sur la place du village. Quelques grosses pierres pour le foyer et le feu flambe. Aujourd'hui le menu sera simple : poisson grillé et riz ; comme boisson, de l'eau bien entendu. Que ne dirait-on pas s'il prenait du vin !

Tout de suite, les enfants l'ont entouré. Pour eux, c'est une attraction. Lui en profite pour s'essayer à parler la langue du pays. Ce ne doit pas être tout à fait cela, car les enfants rient. François aussi. Et voilà de bons amis d'acquis.



54 Maintenant, le missionnaire traverse les rues en agitant une clochette. Du coup, les adultes présents au village ont suivi, eux aussi. Sur la place, il s'arrête, se tourne vers la foule. Lentement, il lui fait apprendre une prière, maladroitement il l'explique. Les gens sourient. Pas longtemps ! Séduits par l'accent convaincu du prêtre, subjugués par son regard de feu et l'expression de son geste, ils l'écoutent attentifs : « Mon Dieu, faites que je croie ! » Fascinée, la foule a repris : « Mon Dieu, faites que je croie!»



55 L'influence de François se fait surtout sentir chez les enfants où sa bonne humeur, son entrain, lui valent un franc succès. Il met en eux de grands espoirs ! Ils peuvent beaucoup auprès de leurs parents, et leur jeune esprit, libre encore de toutes les superstitions, est tout neuf pour recevoir l'Evangile. Enfin, ils représentent l'avenir.

S'ils peuvent bientôt fonder des foyers chrétiens, le règne du Christ est assuré à la Pêcherie.



56 Avec les enfants, dans les villages devenus chrétiens, il a résolu de faire aux idoles une guerre impitoyable. « Je vous assure, écrit-il, que le diable reçoit d'eux plus d'injures qu'il n'a jamais reçu d'honneurs. Il faut les voir briser, piétiner les idoles, leur arracher le nez, les yeux, leur broyer la tête, leur cracher dessus. Il leur font même d'autres affronts que la politesse me défend d'écrire ici. Je pense que c'est magnifique de voir comment les enfants vengent leurs parents du démon qui a poussé l'audace jusqu'à se faire adorer d'eux. »



57 Peu à peu, le Père devient célèbre à la Pêcherie, on le réclame près des malades.

Un jour, dans une paillote, une femme se débat dans les affres de l'agonie. François arrive. Sorciers et devins l'ont précédé et s'agitent fièvreusement, proférant avec force gestes des incantations sur la malade. François les écarte, se met en prière. Puis debout, avec calme et solennité, il lit la profession de foi des chrétiens. Soudain, apaisée, la femme l'écoute, attentive. « Veux-tu devenir chrétienne? — Je le désire beaucoup. » Il lui administre le baptême ; elle est guérie.



58 Guérison inattendue. Du coup, tout le village veut connaître la religion nouvelle. De partout, on accourt, lui demandant d'imposer les mains aux malades. « Padre, mon fils a été tué par un serpent. — Padre, dans le village, le tigre a blessé trois personnes. » Morsures de serpents, piqûres d'insectes venimeux, blessures d'animaux, maladies de toutes sortes, cela ne manque pas dans ces pays chauds.

Mais le Padre ne peut pas toujours couper sa prédication, interrompre son catéchisme : « Prenez mon crucifix, prenez mon chapelet et faites-les embrasser à vos malades. »



59 Les résultats sont merveilleux. On en parle à travers les villages. Des conversions s'amorcent... Les gens affluent qui veulent voir François. L'ayant aperçu, ils s'extasient : « C'est lui cet homme qui prie avec tant de foi et d'intensité ! C'est lui cet homme qui partage la vie de tout le monde, couche sur la dure, se nourrit de poissons séchés et de lait caillé ! C'est lui cet homme qui se donne, s'épuise pour son Maître ! »

En foule, les Paravers demandent le baptême. « C'est trop, Seigneur, c'est trop », s'écrie François débordé de travail et débordant de joie.



60 Mais il se refuse à baptiser trop tôt; ce qu'il veut, c'est former des chrétiens, et pour mieux instruire les gens, il se perfectionne dans la langue du pays.

Gare aux baptisés qui, ensuite, se conduisent mal ! En voici un qui s'enivre. François veut un exemple : il décrète que tout homme trouvé ivre sera emprisonné durant deux jours. Un autre est retourné à l'idolâtrie. Le châtiment sera sans appel : Ordre est donné de brûler ses idoles. On ne plaisante pas avec Dieu C'est sérieux, la vie chrétienne.



61 François aime ses Paravers. Il voudrait en faire des gens civilisés, libres. Mais il faudrait d'autres missionnaires.

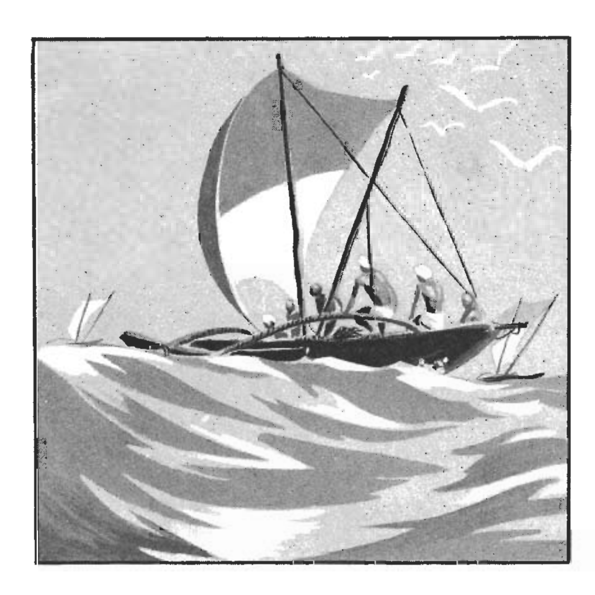
Il écrit aux étudiants de Paris ces mots qui, à quatre cents ans de distance, s'adressent aussi un peu à nous tous : « Si je retournais dans vos écoles, vous m'entendriez crier comme un fou que c'est à cause de vous que beaucoup d'âmes rachetées par le sang du Christ manquent le ciel et vont en enfer, à cause de vous qui vous gorgez de science et ne faites rien. Ah, si vous connaissiez ma joie de me dépenser ici ! Mais Dieu vous demandera compte un jour des dons reçus ! »



62 Un jour, un scandale éclate à la Pêcherie. Le « capitan » (1) de Tuticorin (la forteresse portugaise du pays) enlève les femmes hindoues et les fait vendre comme esclaves. Et cet homme se prétend chrétien !

« C'est une honte ! s'écrie François. Cet homme est un faux chrétien. Il doit être puni. » Outré, il va jusqu'à écrire au roi Jean III : « Craignez que dans sa colère, le Souverain Juge ne vous fasse entendre ces paroles : Pourquoi n'avez-vous pas châtié vos ministres qui sous votre nom ont combattu ma religion aux Indes ? »

(1) Nom employé à cette époque pour désigner les commandants de forteresse.



63 En tant que délégué spécial du Pape, François parle même d'excommunier ce capitan indigne. Menace vaine, car voici que surviennent de graves événements. Des cris de guerre retentissent soudain au pays Paravers. Descendant des montagnes voisines, la tribu guerrière des Badages envahit la Pêcherie. C'est une débandade lamentable, car les habitants surpris ne peuvent résister. Ils s'enfuient sur leurs barques de pêche, gagnant les récifs de corail.

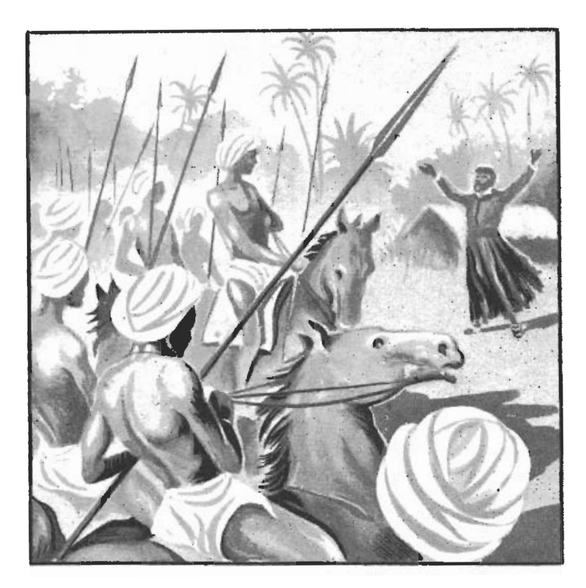
Et François, les voyant s'éloigner, se demande ce qu'ils vont devenir sans vivres et dépouillés de tout.



64 Cependant, il espère encore l'aide du capitan de Tuticorin et des soldats portugais.

Hélas ! dans la montagne, le capitan se livre à un commerce odieux. Il vend lui-même aux Badages les chevaux dont ils se servent pour envahir la Pêcherie. Dès lors, inutile d'attendre le secours du capitan puisqu'il est de connivence avec l'ennemi.

François est furieux. Rapidement, il organise la résistance, court dans les villages encore libres, prévient les gens. « Les Badages sont à vos portes. Veillez sur vos enfants, amassez des vivres. Soyez prêts à embarquer à la première alerte. » Partout on lui obéit...



65 Dans ce village, trop tard ! Tout était prêt, mais la cavalerie badage, surgissant à l'improviste, l'a encerclé. Sous le coup de la surprise, c'est un beau désordre ! Les femmes, les enfants poussent des cris. Effrayés, tous se réfugient près de François. Lui, décidé, s'avance vers les ennemis, les fixe de son regard ardent.

Quel est cet homme étrange? D'où vient-il dans cet accoutrement? Surpris, les Badages tournent bride et repartent.



66 Ils se vengeront sur la ville de Tuticorin. Maintenant qu'ils n'ont plus besoin de chevaux, ils se moquent bien du capitan. Alors, ils prennent d'assaut la forteresse, la brûlent, et le capitan, qui se croyait bien en sûreté à la suite de toutes ses machinations, doit s'enfuir honteusement dans une île. Juste châtiment. Il n'empêche que la perte de la forteresse rend plus net encore le triomphe des Badages.

C'est alors que le rajah du Travancore annonce à François que le pays lui est ouvert. Il pourra y prêcher et amener avec lui les Paravers qui voudront bénéficier de cette hospitalité.



67 C'est vraiment providentiel. François part entouré de quelques chrétiens ; mais la route s'annonce périlleuse. Le pays est entièrement occupé par les Badages, et à chaque instant on risque de se trouver face à face avec eux. Car maintenant qu'ils ont entendu parler de François, ils ne s'en laisseront plus imposer ; ils ont résolu sa mort.

Poursuivi, traqué, François ne sait plus où diriger ses pas. Les ennemis sont partout à la fois. Il les devine dans la forêt. Heureusement voici un arbre touffu. Vite, François y grimpe. Il se dissimule dans le feuillage.



68 Au pied de l'arbre, les ennemis passent et repassent. Une vraie battue ! La nuit tombe, une nuit affreuse, dans un équilibre instable, sur une branche rien moins que confortable.

Enfin, le jour se lève. Sauvé? Non, car les ennemis qui le guettent l'ont aperçu. Vont-ils s'en saisir? Pas encore, Messieurs les Badages, vous avez devant vous le champion de course à pied de l'île Saint-Louis. Telle une flèche, François disparaît dans la jungle. Et la poursuite recommence.

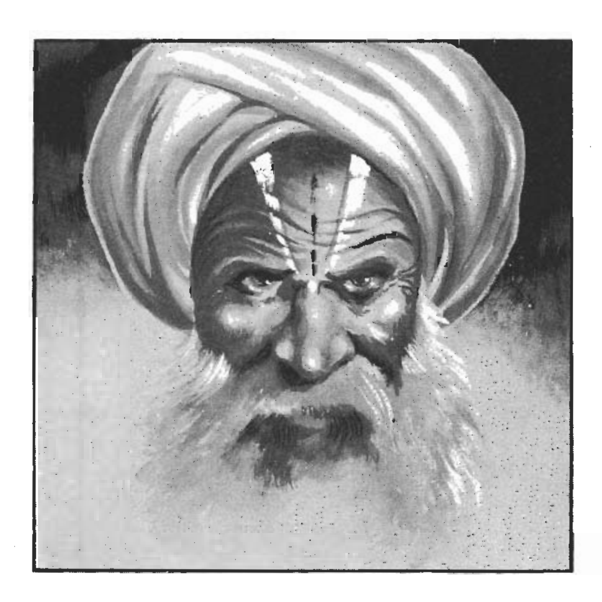


69 C'est du vrai sport. Les Badages ne s'attendaient pas à trouver un tel athlète. Ils perdent du terrain. Il va falloir renoncer. Vite, l'un d'eux bande son arc. La flèche jaillit, atteint François à l'épaule ; mais il poursuit sa route, se faufilant dans les hautes herbes. Un, deux, trois compagnons chrétiens le rejoignent. Ils se camouflent, échappent aux ennemis. Découvrant une paillote abandonnée, ils décident d'y passer la nuit.



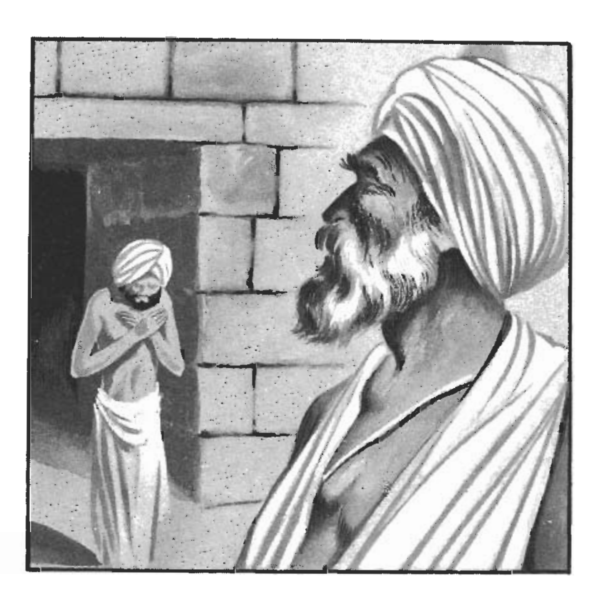
70 Mais soudain, une âcre odeur de fumée les réveille. Les païens ont découvert leur refuge. Des flammèches pénètrent déjà à l'intérieur de la paillote. Les quatre hommes sont debout. Que faire? Le Seigneur leur demande-t-Il le martyre?

La hutte flambe. Est-ce la fin? Non ! Il y a les Paravers à évangéliser et tant d'autres peuples qui ne connaissent pas encore le vrai Dieu. Les fugitifs se ruent contre une paroi de la paillotte. A travers les flammes ils s'enfuient et, jetant loin d'eux leurs vêtements en feu, se cachent dans les hautes herbes.



71 Après un voyage épuisant, l'accueil du roi de Travancore est réconfortant. Tout de suite, François se met au travail. On compte des milliers de convertis qui brisent les idoles et détruisent les temples, ce qui n'est pas du goût des brahmes auprès desquels François ne remporte pas le même succès.

Vêtus d'une longue robe de toile jaune, appuyés sur un bambou à sept nœuds, les brahmes, membres de la caste religieuse de l'Inde, exploitent les castes inférieures...



72 Ils se croient de sang divin. Ils n'ont donc pas besoin de prier. « Je suis Dieu, disent-ils, et je n'offre de sacrifices qu'à moi-même. » Dès lors, tout leur est permis, et tout leur est dû. Un paria veut-il leur parler? Qu'il mette sa main devant la bouche pour ne pas souiller le brahme de son haleine ; et qu'il ne s'étonne pas d'entendre en réponse un flot d'injures. D'ailleurs comment s'en étonnerait-il? Ça dure ainsi depuis des siècles.

Et François ne va pas craindre de traiter les brahmes de voleurs effrontés et de démasquer leurs mensonges.



73 Il avait bien raison, si l'on en croit ce que rapporte un chroniqueur : « L'Indien consulte le brahme pour toutes sortes de choses.

Le brahme invente n'importe quelle histoire et se fait payer. Il ordonne des sacrifices et, comme il est dieu lui-même, il estime normal de manger pour Brahma. Il fait ainsi intervenir les idoles pour toutes ses nécessités. A-t-il des dettes? Voici que les idoles sont déchaînées et crient qu'on les délivre de leurs dettes. Le brahme est-il malade? On trouve alors les idoles emmaillotées dans des couvertures : il faut leur apporter des remèdes et des onguents, etc. »



74 « La vache est l'animal sacré par excellence, et la bouse de vache un fumier sacré qui purifie. » Les brahmes s'en couvrent le corps.

Voici une de leurs cérémonies les plus répugnantes : un Hindou va mourir ; pour lui permettre d'être plus sûrement heureux dans l'autre monde, on l'étend sur le sol enduit de bouse de vache. Il est souhaitable que le mourant puisse tenir la queue de l'animal sacré pour lui « insuffler son âme ». On raconte qu'il arrive parfois de ces aventures ! Mais chut !... vous avez deviné. Les brahmes considèrent cela comme la purification suprême.



75 François ne se gêne pas pour tourner en ridicule devant le peuple toutes ces superstitions grossières et grotesques.

Parfois, il engage la discussion avec les brahmes, leur explique le « Credo », répond à leurs questions. Et eux, paraissent convaincus.

« Faites-vous donc chrétiens, puisque vous reconnaissez que je vous enseigne la vérité.

— Oui, mais que dira-t-on de nous ? De quoi vivrons-nous ? »

Ils voient bien ce qu'il convient de faire, mais n'en ont pas le courage. Eternelle histoire de tant d'hommes, de garçons et de filles. La nôtre, peut-être !



76 C'est alors que François reçoit de Ceylan des nouvelles alarmantes. Un an auparavant, il a envoyé des missionnaires. Des centaines d'habitants se sont convertis. Mais comme il y a là-bas une multitude de petits royaumes, c'est une source de querelles, de luttes inextricables et continuelles. Installés dans la forteresse de Négapatan, les Portugais se gardent bien d'intervenir dans les intrigues locales.

« Pas d'histoires ! » pense le capitan qui par ailleurs fait de belles promesses à chaque rajah pour être bien avec tout le monde et servir ses propres intérêts.



77 Encore un sur qui les chrétiens auraient tort de compter. Pourtant ils subissent le contre-coup de toutes ces discordes. Le rajah de Cotta en particulier leur en veut à mort. Apprenant un jour que son propre fils a reçu le baptême, il entre dans une fureur aveugle. Puisque son fils est chrétien, il mourra. Il le fait tuer traîtreusement. Et le bruit se répand qu'au moment où l'on fit brûler le corps du martyr, la terre se fendit en forme de croix.

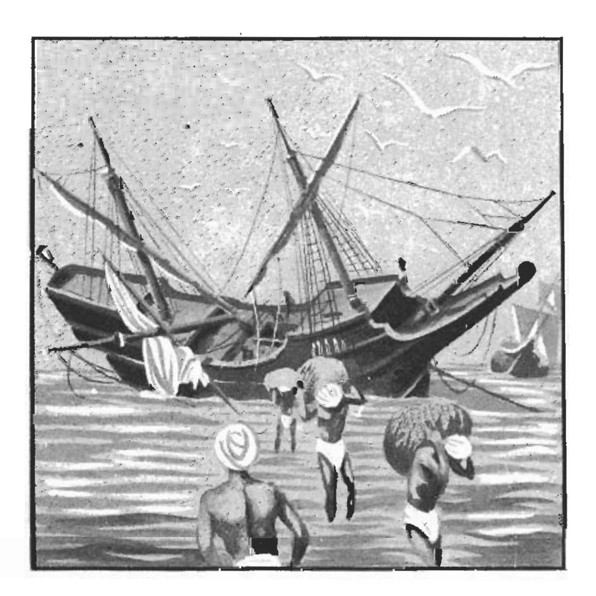


78 Le rajah de Giafnapatan n'est pas moins sanguinaire. Sachant que plusieurs de ses Tamouls ont reçu le baptême, il leur ordonne de revenir au paganisme. Tous les nouveaux convertis refusent.

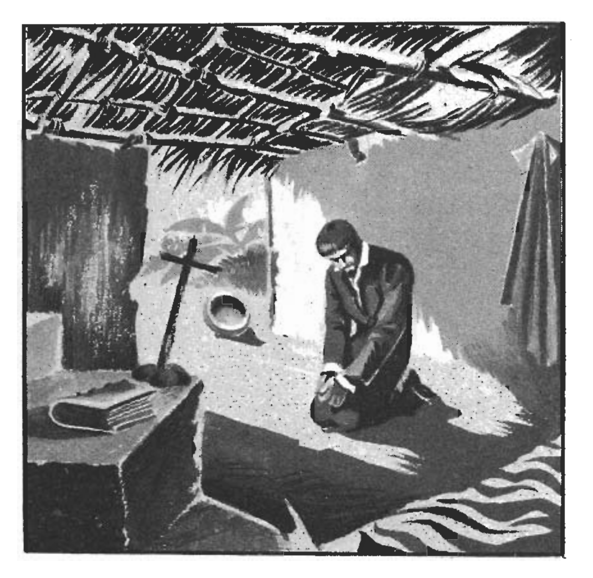
Mis à mort aussitôt, au nombre de six cents, ils sont les premiers martyrs de cette chrétienté. François reçoit toutes ces nouvelles avec une grande tristesse. Et pourtant un sourire illumine son visage. C'est la croix, mais la croix est un signe de victoire. Le sang des martyrs sera une semence de chrétiens.



79 Cependant, il est inadmissible que le Portugal, pays catholique, laisse persécuter les chrétiens au pied même de sa forteresse. Une expédition punitive devient nécessaire. Rapidement, François fait fréter un navire léger et vogue vers Goa avertir le Gouverneur Alphonse de Souza des atrocités commises. Impressionné, celui-ci donne son accord. Il faut assurer aux chrétiens la liberté du culte et protéger les malheureux Tamouls des caprices de leur rajah. Pour l'apôtre, une croisade commence ; il la prêche avec la fougue d'un Pierre l'Ermite.



80 C'est le capitan de Négapatan qui est chargé de mener à bien l'expédition contre le rajah des Tamouls. Mais peut-on vraiment compter sur lui ? Précisément des vaisseaux portugais chargés d'épices se sont échoués sur les côtes des pêcheurs tamouls et le rajah a confisqué les cargaisons. Comme elles représentent une fortune colossale, les marchands portugais réclament leurs marchandises. Le rajah consent à les rendre, mais à une condition : c'est que l'expédition prévue soit annulée. Le capitan accepte. Pour arrondir sa fortune, il abandonne les chrétiens à leur persécuteur.



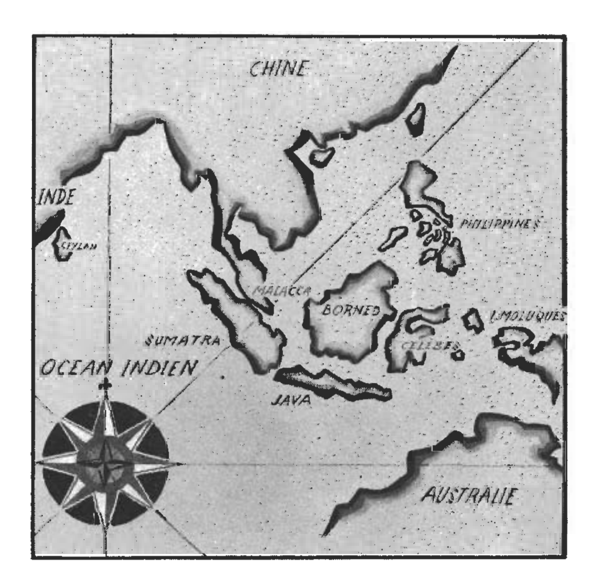
81 Dès lors, par la faute d'un capitan, Ceylan, terre riche de promesses, se ferme à l'Evangile. Déçu, abattu, François se retire dans le silence et la solitude de la petite ville de Méliapour qui se vante de posséder le tombeau de saint Thomas. Là, il se souvient de cette parole de l'Evangile : « Il est des démons qui ne se chassent que par la prière et par le jeûne. »

Le démon lui crée des difficultés : il en viendra à bout. Il prie et fait pénitence. Et il retrouve la lumière et la paix.



82 A Méliapour, François se sent appelé à une nouvelle mission. Il écrit : « Je comprends que c'est la volonté de Dieu que j'aille au pays de Malacca. Si je ne le fais pas, il me semble que Dieu ne me le pardonnera pas, ni en cette vie, ni en l'autre. »

Fin septembre 1545. Après une traversée d'un mois sur un mauvais navire marchand, François débarque dans la presqu'île de Malacca. Sa renommée l'y a précédé. « Le saint arrive, le saint arrive ! » crie le peuple enthousiaste ; et toute la population se rue au débarcadère pour acclamer l'apôtre.



83 Malacca, aujourd'hui supplantée par Singapour, est à cette époque le rendez-vous de toutes les races de l'Orient. Races diverses, mystérieuses pour François. Elles hantent ses nuits. Pour son cœur d'apôtre épris du règne de Dieu, c'est un appel lancinant à de nouvelles missions.

En effet, avec les Hindous, il y a là des Arabes, des Chinois, qui se côtoient et commercent entre eux. Pas étonnant d'ailleurs, puisque Malacca est un immense champ de foire mondial au carrefour des routes vers les fameuses îles aux Epices, convoitées et redoutées, qui produisent cannelle, muscade et clous de girofle.



84 François veut aller y porter le message du Christ ; mais, quatre mois durant, les caprices de la mousson vont le retenir à Malacca. Et ce n'est pas du repos ; il y a là mille Portugais groupés autour de la citadelle, mille Portugais livrés à la débauche et qui par leur mauvais exemple, éloignent les païens du christianisme.

Comme sur le bateau, François se fait soldat avec les soldats, marchand avec les marchands. Il dit à chacun ses vérités, et bien des gens changent de vie.



85 Son renom de sainteté va s'amplifiant. On va le voir prier à l'église, on l'épie jusque dans sa cellule. Un de ses compagnons relate : « Il y avait là une petite table avec, au-dessus, un crucifix de bois qu'il avait apporté de San Thomé et son bréviaire. Quand nous étions censés être endormis, le Père, à genoux, priait les mains levées vers le ciel. Je l'ai vu reposer, la tête sur une pierre qui était près de sa table. Avant l'aurore, il se levait pour dire son office et sa messe. »

Après de tels contacts avec Dieu, comment s'étonner du succès de l'apostolat de François.



86 Il ne veut pas réserver son apostolat à la seule ville de Malacca. Il veut à tout prix partir pour les îles Moluques, dont on lui dépeint la richesse et la beauté, mais aussi la sauvagerie des habitants.

« N'y allez pas », supplient ses amis.

Et chacun de multiplier les récits terrifiants sur les mœurs barbares des Alfourous, adorateurs de grossières idoles, coupeurs de têtes, reconnaissables à leurs tatouages, à leurs dents limées, à leur crâne aplati, et aux gros anneaux d'or qui pendent à leurs oreilles.



87 Plus tard, François écrira à leur sujet : « Ils se servent couramment de poison et, à défaut de prisonniers de guerre à exécuter, ils s'en prennent à leurs propres femmes et à leurs enfants. »

Actuellement encore, dans les montagnes, à l'intérieur, on fait là-bas la chasse à l'homme. Et au jour du mariage, il est de bon ton de payer son épouse avec des têtes d'hommes. C'est un signe de bravoure, tout comme les tatouages sur la poitrine qui sont un souvenir des exploits accomplis. En beaucoup d'endroits, on a dû renoncer à porter l'Evangile chez ces peuples.



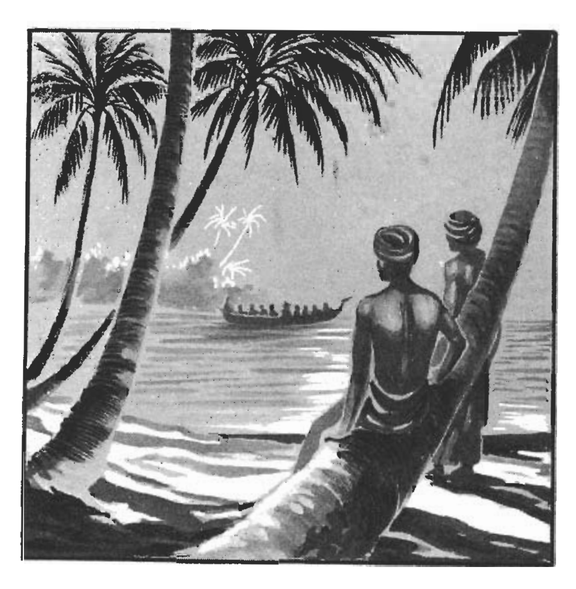
88 En janvier 1546, François part pour les Moluques sur un bateau marchand. Echappant aux récifs et aux pirates, il longe les côtes de Sumatra et de Java. A la mi-février, il pénètre dans une baie splendide, entourée de vertes collines, égayée de cabanes de feuilles de palmier, à l'ombre de frais bananiers. C'est Amboine.

La région est occupée par les Musulmans, mais les païens, plus nombreux, n'ont aucune sympathie pour la religion musulmane. « Dommage, écrit François, que nous manquions de missionnaires. Les gens d'ici sont prêts à se faire chrétiens. »



89 Persécutés par les occupants, les chrétiens ont dû se réfugier dans la montagne. A travers les rochers, les buissons épineux et les herbes coupantes, François se met à leur recherche ; puis il les instruit et les réconforte.

Un annaliste raconte : « Il se fait précéder d'un enfant portant la croix, il va de porte en porte demandant s'il y a des malades, des nouveau-nés à baptiser, des morts à ensevelir. Puis, rassemblant le peuple, il offre le saint Sacrifice. »



90 Mais son regard ne peut se fixer sur cette terre d'Amboine ; il se perd à l'horizon vers ces îles dont on devine à peine les sommets dentelés.

On le supplie de rester à Amboine. Il hésite, puis se ressaisit. Deux mois plus tard, au chant des hymnes, au roulement des tambours, il monte dans une pirogue malaise et se rend à Ternate. Il y reste trois mois, juste le temps de réformer les mœurs de la colonie portugaise et de convertir quelques Musulmans, dont une ancienne Sultane. Puis il annonce son départ pour l'île du More.



91 Les Portugais sont consternés. Comment ! il est le nonce du Pape, l'envoyé du roi ! Il n'a pas le droit d'aller exposer sa vie dans la première embuscade, au premier coupeur de têtes venu. En accord avec le commandant de la forteresse, on lui refuse toute embarcation. Pourtant François est inflexible. Il partira à la nage s'il le faut. Apercevant une barque sur le rivage, il saute dedans. Il n'y a plus qu'à céder.

« Emportez au moins un peu de contre-poison.

— Dieu me suffit ! »



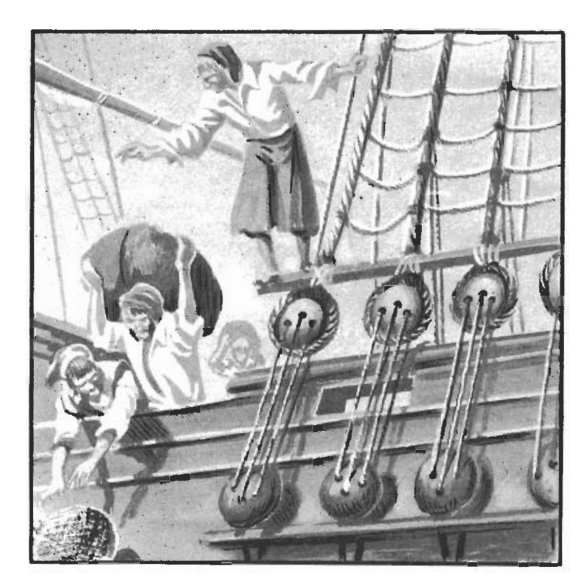
92 Les Portugais avaient bien raison de craindre pour la vie de François. Bien sûr, autrefois, au passage des missionnaires, quelques sauvages s'étaient faits chrétiens. C'était un espoir. Malheureusement, le capitan de Ternate avait tout compromis à la suite d'un acte de piraterie commis contre les Alfourous, « lui, un chrétien ! » Et les gens de dire : « Les chrétiens ne valent pas mieux que les Musulmans. » Alors on se rua sur les Portugais.

De justesse, les missionnaires poursuivis et criblés de blessures réussirent à s'échapper en barque. Quant aux chrétiens, sous la menace des tortures, ils durent apostasier.



93 Un de leurs chefs cependant, en compagnie de cinquante baptisés, réussit à s'enfermer dans la forteresse portugaise. Longtemps ils luttent et résistent, mais ils sentent bien qu'il va falloir finalement se rendre. Alors, le chef, avec sa foi toute simple et, il faut bien le dire, mal comprise, a peur que, face aux supplices, ses compagnons renient leur Dieu. Pour éviter l'apostasie générale, il les tue tous jusqu'au dernier. Le lendemain, en pénétrant dans la forteresse, les Alfourous le trouvèrent debout au milieu de ses frères tués de ses mains.

Ils s'inclinèrent devant tant d'énergie et le laissèrent libre.

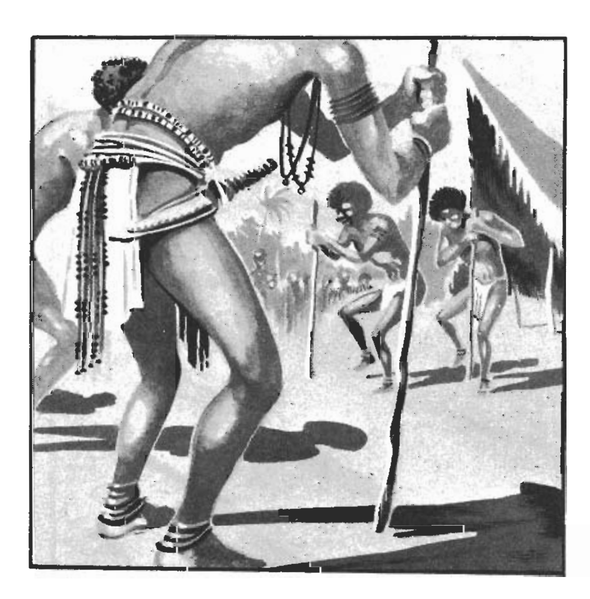


94 Plus tard, un nouveau capitan reconquit les Iles aux Epices. Cet officier, contrairement à beaucoup de ses pareils, était un vrai chrétien. Grâce à lui, des missionnaires revinrent et des conversions s'amorcèrent.

A la même époque également, à l'île Célèbes, un marchand portugais se conduisait en apôtre du Christ. Il alla même jusqu'à convertir les rois sauvages de plusieurs îles.

Tout cela lui valut bien des ennemis et il lui fallut subir bien des vexations. Persécuté pour le Christ, ne vit-il pas un jour ses marchandises jetées à la mer?

Mais Jésus n'avait-Il pas dit : « A celui qui aura tout abandonné, il sera donné au centuple »?



95 Confiant dans le Seigneur, François débarque aux îles du More. Il entre dans le premier village, commence sa prédication. Sur cette terre volcanique en proie aux secousses sismiques, les indigènes, superstitieux, croient que ce sont les âmes des morts qui s'agitent.

A grands coups de bâton, ils tapent sur le sol pour les faire taire. François leur explique qu'ils se trompent.

« Attention, Père, c'est dangereux de dire leurs vérités aux Alfourous. La bouchée que vous prenez cache peut-être un poison mortel. »

Le Seigneur n'abandonne pas son missionnaire. « Iles de la mort », disent certains? François les appellera : « Iles de l'espoir en Dieu »!



96 Après trois mois d'heureuse prédication, François revient à Malacca par le même itinéraire. Il ne s'agit pas en effet de bâtir sur le sable. Il faut organiser les nouvelles chrétientés, épauler les missionnaires. A Ternate, il prêche à la Cour du Sultan et obtient la conversion de quelques hautes personnalités. Le Sultan lui-même hésite. Mais il faut renoncer à trop de choses pour être chrétien, et il refuse la lumière, un peu comme le jeune homme riche de l'Evangile, comme nous aussi peut-être quelquefois lorsque nous ne répondons pas à tout ce que le Seigneur attend de nous.



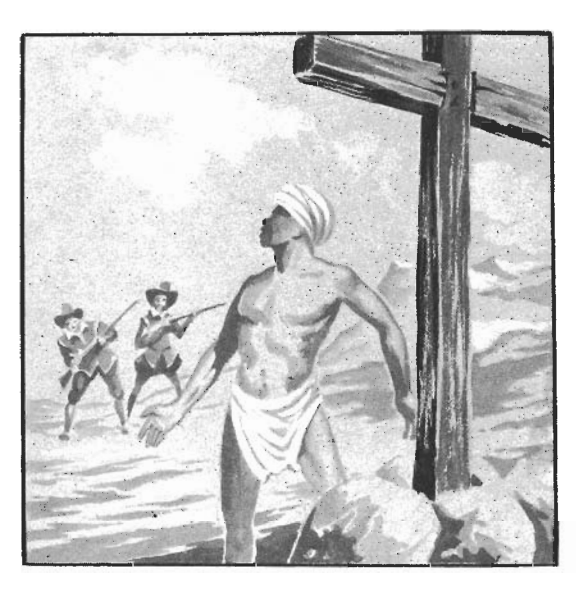
97 A Amboine, la Chrétienté est florissante. Cependant, quelques convertis retournent au paganisme. Toujours par la faute des mauvais chrétiens, marchands et soldats portugais à la conduite scandaleuse. François encourage les missionnaires, puis il repart.

Peu de temps après, survient la persécution. Les Musulmans, aidés des Javanais, font la chasse aux chrétiens. Le Père Ribeiro, responsable de la Mission, menacé d'être brûlé dans sa paillote, s'enfuit sur un îlot perdu.



98 « Ma place n'est pas là, se dit-il, elle est parmi mes chrétiens. » Il revient. Dès son retour, il est empoisonné. Il s'en aperçoit, se fait mettre dans un drap : « Menez-moi à travers le village, dit-il à des chrétiens fidèles. » Et, pendant six jours, il circule ainsi dans le pays, donne ses dernières instructions à ses ouailles, les bénit.

Hélas ! bientôt, nombre de ces chrétiens apostasient. Ils ne sont pas encore prêts au martyre, et, face à la lâcheté des Portugais qui les abandonnent à leurs persécuteurs, ils préfèrent renier leur foi.



99 Il en est cependant qui tiennent bon, tel ce Manuel, géant herculéen, ancien guide de François, devenu catéchiste. Avec quelques fidèles, il s'est réfugié dans la montagne. Deux Portugais scélérats, à la solde des Musulmans, parviennent à le dépister ; ils vont l'abattre de leurs fusils. « Un instant ! » crie-t-il d'un ton ferme et sans réplique. Il y a là tout près une grande croix. Il l'enlace de ses deux bras.

« Le Père Maître François nous a dit qu'un chrétien doit mourir sur la croix ; vous pouvez tirer maintenant. »



100 Est-ce un reste de leurs sentiments chrétiens ? Une telle foi et un tel courage font-ils honte à leur lâcheté ? Le nom de Maître François peut-être ? Toujours est-il que les renégats n'osent pas tirer sur la croix. Ils s'éloignent... touchés par le repentir ! Qui sait ?

Dans ce même pays, au cours d'une deuxième persécution durant laquelle on s'acharne contre les croix, les chrétiens d'un village ont enfoui la leur comme un trésor précieux.

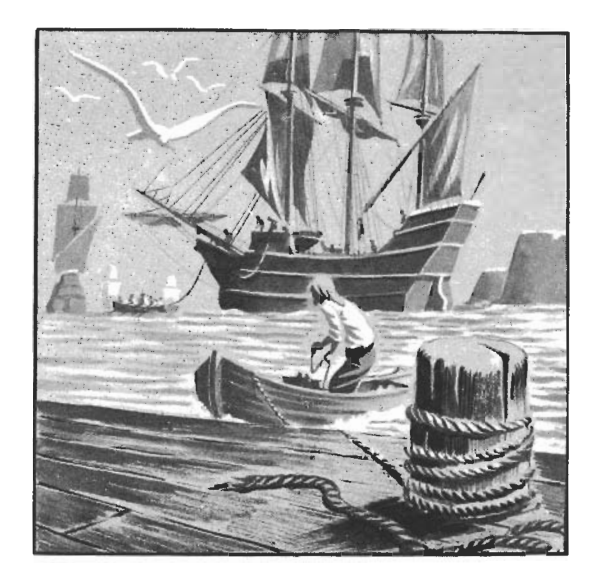
« Rendez-la nous », demandent les Musulmans. Six cents chrétiens se laissent torturer, brûler vifs, déchiqueter membre par membre plutôt que de parler : la croix est sauvée.



101 François arrive à Malacca. Grande est sa joie d'y trouver plusieurs missionnaires l'attendant, entre autres Jean de Beira, qu'il désigne pour aller chez les Alfourous, si chers à son cœur.

Mais que se passe-t-il ? D'où vient cette canonnade dans la nuit ? Le port est attaqué par les pirates.

Un navire d'épices, amarré au quai depuis quelques jours, est l'objet de leur convoitise. Heureusement, les canons du port ont vite fait d'éloigner les ennemis.



102 Oser attaquer Malacca ! Décidément, ces pirates ont toutes les audaces. François n'en revient pas. Mais il a trop souffert de leurs méfaits : l'occasion est offerte d'armer une flotte et de leur donner la chasse. Il faut balayer l'océan de ces dangereux écumeurs de mer.

François va trouver le capitan. Avec lui, il décide de montrer une bonne fois la force du Portugal. Quelques jours après, la flotte appareille, résolue à livrer un combat décisif aux corsaires.



103 Tous les navires de guerre et un grand nombre des soldats de la garnison sont partis ! Le Sultan de Bintang, chef d'une tribu guerrière, le sait, tout au moins le suppose.

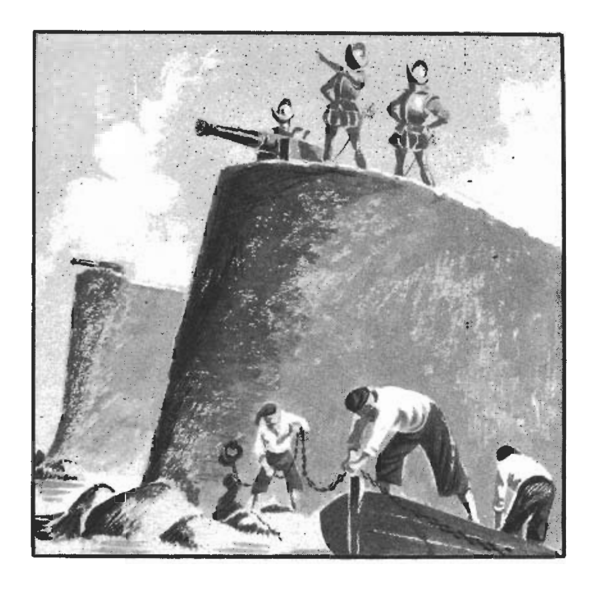
A son tour d'attaquer Malacca ! Mais c'est un malin. Il envoie un de ses hommes qui approche, porteur d'un message pour le capitan Simon de Bello : « Les pirates attchenois ont livré bataille avec votre flotte et sont vainqueurs. Ils vont reparaître. Nous sommes prêts à vous aider à défendre le port. » En réalité, le messager a reçu des instructions précises : étudier les installations portuaires et dénombrer la garnison.



104 A malin, malin et demi. Simon de Bello connaît les perfides astuces des rois de la région.

« Vos renseignements sont mauvais, répondit-il à l'envoyé ; les Attchenois ont bel et bien été défaits. Notre flotte victorieuse est attendue d'un moment à l'autre, mais en cas de retard, rien à craindre, la garnison est largement assez forte pour repousser tout assaut. »

Devant cette réponse, le Sultan demeure perplexe, et, vingt-trois jours durant, il guette et observe la ville.



105 Cette flotte ennemie, mouillée au large du port, provoque dans la ville une véritable panique. On connaît le Sultan de Bintang. A quelles exactions ne faut-il pas s'attendre ! Le pillage sera sauvage et cruel.

Fiévreusement, on s'affaire aux fortifications, mais le défaitisme est dans l'air. Pourquoi a-t-on voulu poursuivre ces Attchenois? C'était folie. Il faut des coupables. François est le premier sur la liste des suspects.



106 François cause du malheur public ! C'est un comble ! Certains veulent déjà se venger sur lui des maux à venir. Lui ne répond rien, il donne l'exemple du sang-froid, du travail et du dévouement. Il insuffle courage et confiance.

Quinze jours plus tard, l'expédition n'est pas encore de retour. Et elle n'avait que huit jours de vivres !

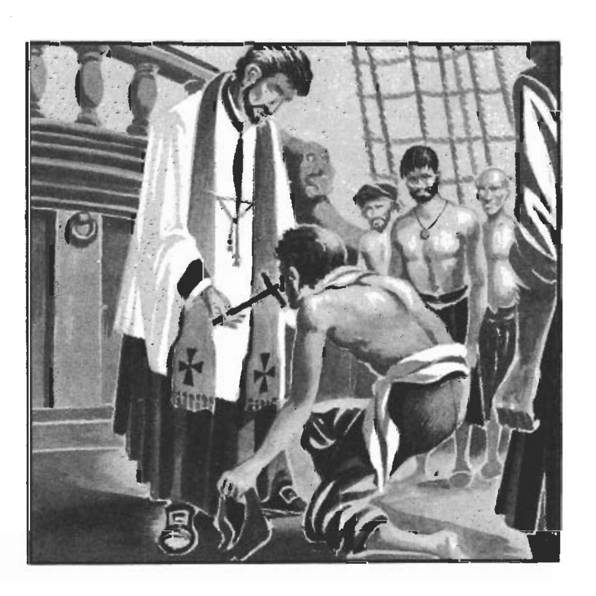
De plus, la flotte du Sultan est toujours là, se balançant sur les flots. Elle attend que sa proie, affaiblie et désemparée, lui soit devenue facile.



107 Le 4 décembre, le peuple de Malacca accourt en masse vers l'église. François doit y faire une déclaration sensationnelle.

Il monte en chaire. Que se passe-t-il? Il semble ne pas voir son auditoire, son regard se perd dans le lointain. Son visage soudain s'illumine. Il voit... mais que voit-il? Dans quel monde est-il? Saisis de stupeur, les fidèles le contemplent, effarés.

Il parle enfin : « Aujourd'hui, notre flotte est victorieuse ; vous en aurez bientôt confirmation.»



108 Quelques jours plus tard, les bateaux ennemis, mystérieusement alertés, disparaissent rapidement.

C'est le retour de l'expédition, victorieuse à l'heure même où François l'avait vue. Prodige miraculeux, contrôlé par des dizaines de milliers de personnes.

La foule se précipite au port. Porté en triomphe, le missionnaire est hissé sur le navire du capitan.

Prenant son grand crucifix, il le fait alors baiser à l'équipage. Puis tout le peuple se rend en procession à l'église remercier Dieu.



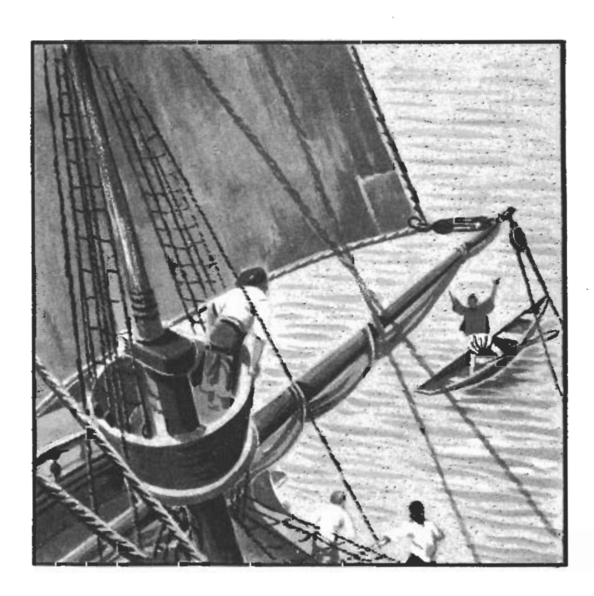


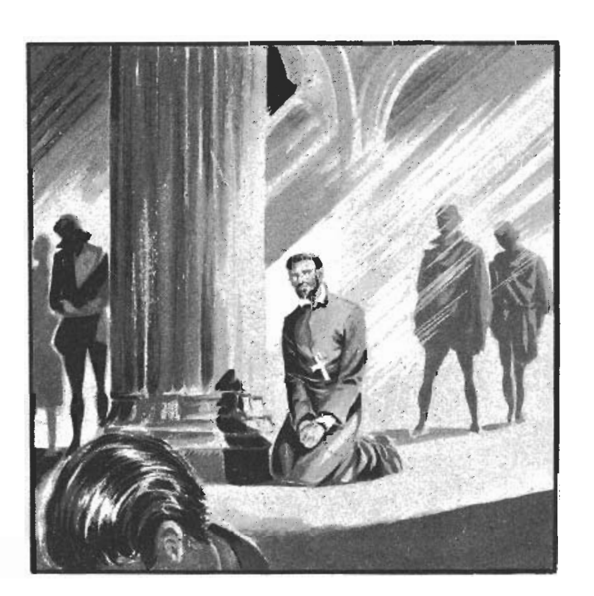
109 Bientôt, François s'en retourne à Goa. Il est encore sous le coup d'une terrible nouvelle : son ami, Pierre Favre, vient de mourir. Mais l'apôtre n'a pas le temps d'être à sa peine. Sur la route de Goa, le navire est soudain pris dans la tempête, happé, projeté, comme une balle au milieu des vagues. Parmi les passagers affolés, ce ne sont que pleurs et gémissements. Heureusement, François est là, qui relève les courages, redonne l'espoir et la joie.

A peine débarqué, il apprend que son Vicaire Général, Michel Vaz, vient d'être empoisonné, uniquement pour avoir reproché aux colons et fonctionnaires, qui se prétendaient chrétiens, de voler et de brutaliser les indigènes.

110 Ces faux chrétiens préfèrent les quelques Pères, hommes de salons et de réceptions, prêts à transiger avec le vice et l'injustice, mais oublieux de leur mission auprès des indigènes. François rappelle à l'ordre ces missionnaires pantouflards. N'ont-ils pas honte de leur vie alors qu'un missionnaire, le Père Criminale, arrose de son sang les terres du cap Camorin ? Ils s'endorment. Pourtant, à Ceylan, le roi de Candy demande le baptême et, à Malacca, le Père Perez convertit les foules.

Ainsi, malgré les hypocrites, les lâches et les déserteurs, toute l'Inde est en mouvement et c'est finalement le Christ qui sera le plus fort.





111 Pourtant, nouvelle épreuve : le vice-roi, Jean de Castro, un vrai chrétien celui-là, meurt à Goa dans les bras de l'apôtre.

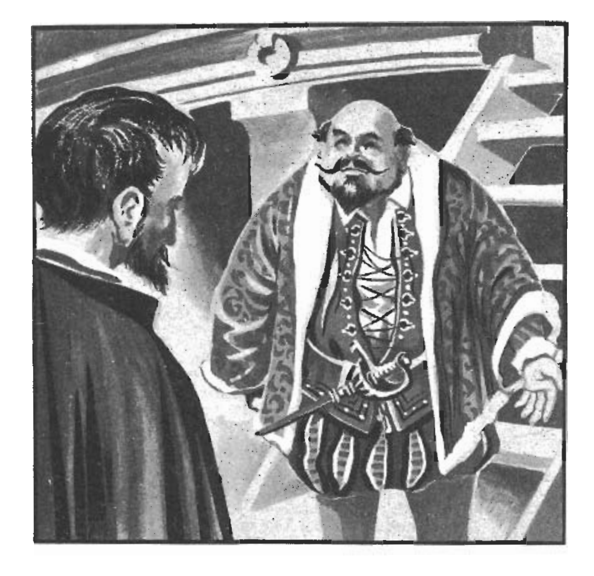
Juste avant sa mort, il a approuvé un projet de François : une mission au Japon, pays mystérieux. Seul un vaisseau de commerce, poussé par la tempête, avait abordé un jour dans une des îles : Kyu-Shu. Et, une autre fois, un ami du missionnaire, le marchand Alvarez, avait vu à son retour de Chine une barque aborder son navire. « On me poursuit pour meurtre. Sauvez-moi la vie ! » L'assassin, un Japonais, se nommait Angiro.

112 Un matin, à Malacca, dans une église, François assiste à un mariage. Il prie, et ne voit pas deux hommes qui se glissent vers lui. « Padre, un homme vous cherche depuis longtemps. C'est Dieu qui vous l'envoie.

— Alvarez ! »

C'est lui, en effet, en compagnie d'Angiro. Celui-ci a entendu Alvarez lui parler du Christ. Il est séduit. Il regrette son crime.

François accueille Angiro avec joie ; il l'écoute, attentif, tendu. Des pays lointains défilent devant ses yeux. C'est une avancée du règne de Dieu en perspective ; bientôt le baptême solennel d'Angiro en sera le point de départ.



113 Il ne reste plus, maintenant, qu'à embarquer. Le plus simple, pense François, c'est de prendre un vaisseau à destination de la Chine. Dieu aidant, on le conduirait bien jusqu'au Japon.

Mais qui risquerait une telle aventure? François n'essuie que des refus.

« Padre, vous savez bien que sur ces mers les tempêtes ne pardonnent pas. Et puis, les écueils sont si nombreux !

— Padre, des pirates infestent ces côtes ! »

Mais voici que François avise une jonque chinoise amarrée dans le port.



114 C'est un large et lourd navire, très bas à l'avant, avec un arrière surélevé démesurément. Il étale, sur ses trois mâts, de grandes voiles rectangulaires faites de nattes de paille tendues entre des bambous. Précisément, il doit appareiller pour la Chine. Occasion providentielle, pense François. Ses amis sont moins optimistes : le capitaine du navire, qu'on appelle le « ladrao », ce qui signifie le « pirate », leur semble bien ne pas avoir volé son nom !

Aussi, le capitan de Malacca sera-t-il énergique avec lui : « Tu vas laisser ta femme à Malacca. Si tu ne conduis pas le Padre jusqu'au Japon, tu ne la reverras pas ! »



115 Sur le port de Malacca, c'est l'effervescence, l'enthousiasme des grands jours. Près des quais, la jonque se balance, sereine, prête à affronter les tempêtes. François est là, discutant avec ses amis: le Père Cosme de Torrès, le frère Fernandez, Angiro, quelques serviteurs et un chrétien chinois nommé Manuel.

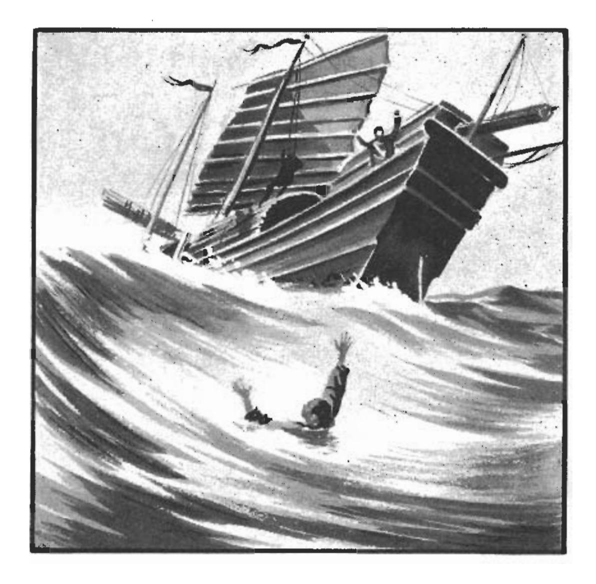
Autour d'eux, les gens essaient d'imaginer ce Japon mystérieux. « On dit que c'est un magnifique pays couvert de fleurs... — On dit que les gens... — On dit que... »

Les conversations vont leur train. Les imaginations aussi. « Attention, voici les porteurs. » Ils transportent les bagages des missionnaires et de magnifiques présents pour l'empereur du Japon.



116 « Tout est paré. Larguez les amarres ! »

La jonque vogue vers la Chine. Quel est donc le capitaine? Certainement pas le ladrao ; mais bien plutôt ce petit dieu hideux et grimaçant, trônant dans son tabernacle à la poupe du navire. Instrument du démon, c'est vraiment lui le maître à bord. Des matelots brûlent devant lui des bâtonnets d'encens. Le ladrao l'interroge souvent, posant des questions contenues dans un carnet sacré. Malheureusement, les réponses ne sont pas toujours favorables, et un jour il est question de retourner à Malacca. François ne l'entend pas de cette oreille, et décide que l'on continuera.





117 Un jour, comble d'infortune, la pompe du vaisseau reste ouverte. Elle est pleine d'eau. Manuel passe tout près ; un coup de roulis, et il tombe la tête la première dans l'ouverture. On l'en retire à demi-mort.

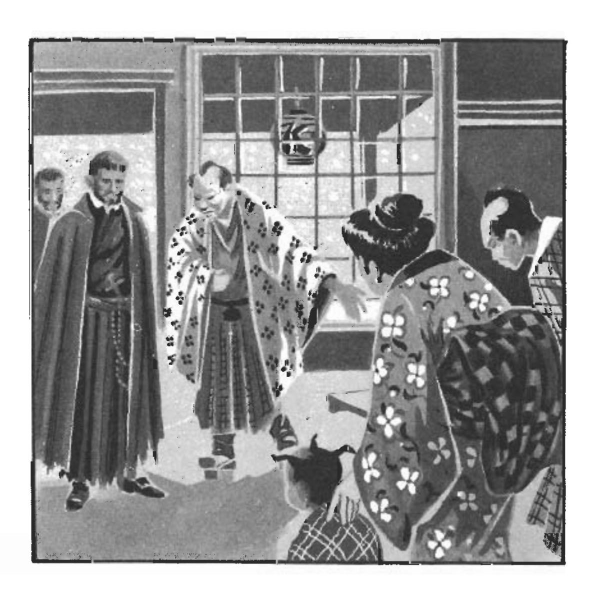
Et voici qu'une des filles du ladrao est projetée à la mer par une rafale. L'ouragan fait rage, impossible de lui porter secours ! Le père, fou de douleur et d'impuissance, voit sa fille engloutie sous ses yeux. Désespéré, il consulte le petit dieu : « Ta fille ne serait pas morte si le Chinois Manuel s'était tué dans la pompe ! »

118 Décidément, rien ne va plus : par l'intermédiaire de ce dieu, c'est bien le démon qui cherche à entraver la route du missionnaire. François sent l'exaspération, la haine autour de lui. Il est désespéré. Il a peur.

Pourtant, tout s'apaise, même le temps. On se rapproche de la Chine. C'est là que le ladrao veut hiverner.

Alors, François, dont la frayeur aussi s'est apaisée, se fait menaçant : « Souviens-toi de la promesse du capitan. Veux-tu revoir ta femme? Alors, mets le cap sur le Japon ! »





119 D'ailleurs, le vent tourne et pousse vers le Pays du Soleil Levant. Quelques semaines de mer, et c'est le débarquement dans l'île de Kyu-Shu, à Kagoshima, pays d'Angiro .

Kagoshima est une pittoresque petite ville. Ses maisons de bois s'étagent au flanc de la colline qui surplombe le port. Comme elles sont drôles, coiffées de leur toit en paille de riz ! Elles semblent rire, de la manière la plus gracieuse, par leurs jolis carreaux de papier bleu, jaune ou rose. Elles vous accueillent de leurs enseignes à la japonaise qui se balancent au souffle du vent du large.

120 Quel accueil va-t-on faire à Angiro après son crime et sa fuite? On est tellement surpris de le revoir, son aventure est tellement passionnante qu'on le reçoit avec joie et qu'on oublie le passé. Alors Angiro, avec l'élan d'un chrétien tout neuf, entreprend d'instruire sa femme et les siens ; il les convertira tous.

François est son hôte, mais se refuse à lui être à charge ; et puis l'habitation est par trop luxueuse. Il préfère une petite maison aux cloisons de carton et aux fenêtres de papier transparent.





121 Très vite, on parle de l'étranger aux alentours : un homme tout habillé de noir, au visage étrangement pâle, aux joues légèrement rosées et qui a de grands yeux ronds et une barbe noire.

Dès lors, la maison est envahie. On examine le missionnaire sur toutes les coutures, on l'interroge sur les contrées fabuleuses d'où il vient. Assis sur une natte, à la manière du pays, devant une tasse de thé, François essaie de répondre. Tâche difficile, mais qui lui permet d'apprendre la langue. Dieu, que les gens sont donc bavards ! C'est à peine s'ils lui laissent assez de loisirs pour ébaucher un catéchisme en japonais !

122 Bientôt, François envisage de prêcher. Il va en demander l'autorisation au « daïmio », gouverneur de la province. Ensuite, il rendra visite au Daïri, empereur de toutes les îles. Ça n'en vaut guère la peine, car il est du genre des rois fainéants, sans aucun pouvoir.

Inaccessible dans son palais, c'est une sorte d'idole vivante qu'on habille chaque jour de manière différente. « Descendant du soleil », ses pieds ne doivent pas toucher le sol, aussi le transporte-t-on sans cesse. De temps en temps, on l'exhibe à l'adoration de ses courtisans. Son palais tombe en ruine. Pour vivre, il vend des titres de noblesse.





123 Quant à son généralissime, le « Shogun », il a quinze ans. Un fantoche, lui aussi !

Chacun dans leur province, les daïmios sont tout-puissants. Et leur autorité est bien défendue par les « Samouraï », liés par serment à leur service. Ces derniers s'exhibent couverts de leur armure dorée, deux sabres croisés sur la poitrine. Dès l'âge de quatorze ans, leurs enfants portent des poignards effilés. De quoi faire peur aux plus braves. D'autant plus qu'une injure à un Samouraï appelle une vengeance immédiate.

124 Angiro, devenu Paul de Sainte-Foi après son baptême, a déjà rendu visite au daïmio. L'entrevue s'est bien passée. Paul a fait l'éloge de François et de la nouvelle religion, puis, en prenant congé, il a présenté au Seigneur une Madone tenant l'Enfant-Jésus dans ses bras. Le daïmio et sa famille se sont inclinés avec force révérences devant l'image sainte. Notre-Dame a, ce jour, pris officiellement possession du Japon.

François, un mois plus tard, sera aussi bien reçu. Il demande l'autorisation d'annoncer librement la religion du Jésus-Christ ; elle lui est accordée.



125 François entreprend sans retard l'évangélisation de la ville. Repérant les carrefours les plus populeux, il s'y arrête. D'autre fois, il s'assied sur la terrasse d'une vieille pagode. En bons Japonais, curieux et « discuteurs », les auditeurs affluent.

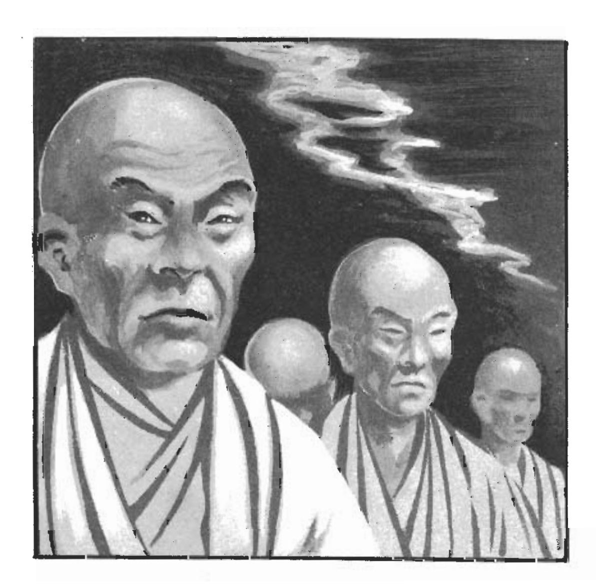
Voici des gens qui se moquent de lui: sa traduction doit être boiteuse et son langage plutôt bizarre. Quelqu'un a lancé l'épithète de «chauve-souris». Pour cet homme gesticulant dans sa soutane noire, c'est bien trouvé ! Du coup, c'est un rire général. Et lorsque François s'en va, les enfants le poursuivent de leurs quolibets.



126 « Plût à Dieu, soupire François, de nous délier la langue pour parler de Lui ! »

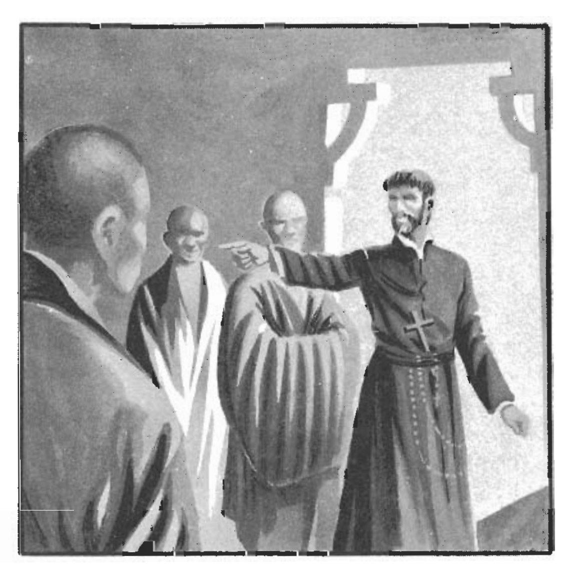
En dépit de ces mésaventures, il est plein d'admiration pour le peuple japonais : « Le meilleur qu'on ait découvert à ce jour, écrit-il, et sans malice. Les gens sont très sociables, très désireux d'apprendre et pleins de bonne volonté. »

De fait, certains viennent discuter avec François qui, peu à peu, prend de l'assurance. Quelques-uns, après mûre réflexion, se laissent convaincre. Au bout d'un an, François compte à peine une centaine de convertis. Ce n'est pas beaucoup... Mais ce sont des chrétiens solides.



127 Et cela suffit pour inquiéter les bonzes. Ceux-ci croient en une divinité suprême, le grand Bouddha, ainsi qu'en une multitude de dieux secondaires. Ils prêchent un ciel et un enfer qui suivent la mort. Eux seuls peuvent éviter l'enfer. Les gens veulent-ils l'éviter eux aussi? Les bonzes veulent bien se charger de leurs péchés, à une condition toutefois : assurer la nourriture des bonzes et l'entretien des bonzeries.

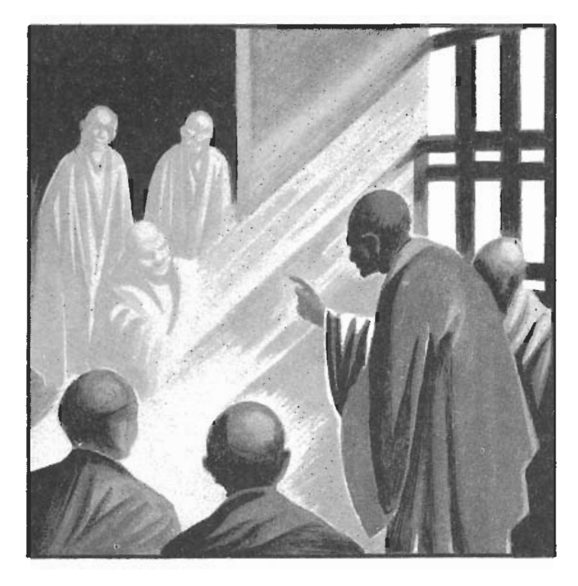
Excellent moyen de vivre aux crochets des naïfs ! Mais François n'est pas dupe, il se souvient des brahmes.



128 Au début, les bonzes ont beaucoup d'admiration pour le missionnaire. Pour eux, c'est un confrère venu d'un pays lointain. François, lui, n'aime pas leur double jeu. Pour un bonze qui vit pauvrement, il sait que cent autres vivent dans un luxe princier.

Un jour, ils le reçoivent. François en profite pour leur dire ce qu'il pense.

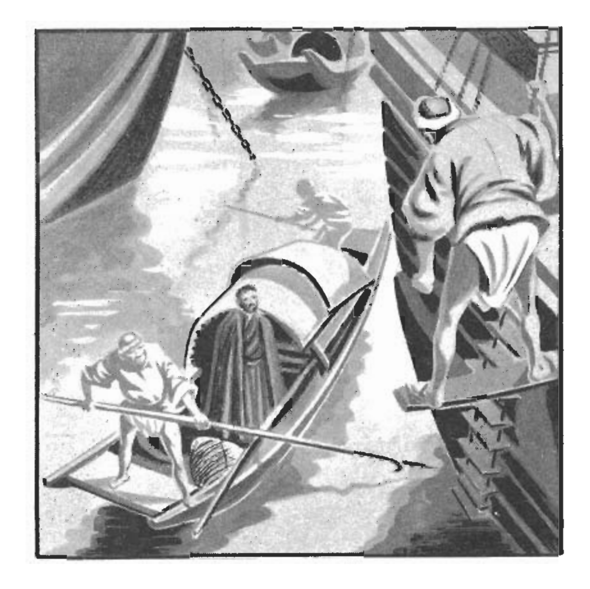
« Vous ne prenez qu'un seul repas, vous refusez de manger viande et poisson. Mais combien d'heures dure-t-il, ce repas? De quels mets délicats ne vous gavez-vous pas? »



129 Les témoins de l'entretien rient de bon cœur. Quel plaisir d'entendre le Père dire tout haut ce qu'ils pensent tout bas. Les bonzes, eux, haussent les épaules et ricanent.

François parti, ils tiennent un conseil de guerre. Cet étranger doit disparaître du pays. En effet, les conversions commencent, et même parmi eux quelques-uns sont ébranlés.

Ils vont trouver le daïmio et obtiennent gain de cause : « A l'avenir, proclame le daïmio, il est interdit de se faire chrétien. Ceux qui le sont déjà pourront cependant le demeurer. »



130 Le moment est venu pour François de s'en aller. Le daïmio aurait bien voulu le garder, ne serait-ce que pour faciliter le commerce avec les Portugais. Raison de plus pour partir.

Le missionnaire ira à Myako voir l'empereur.

Du mieux qu'il peut, il organise l'avenir de sa petite Chrétienté (cinquante ans plus tard, un nouveau missionnaire la trouvera aussi fervente qu'au premier jour). Puis, se chargeant de tous les objets hétéroclites qui doivent lui servir de présents, il rejoint le port. A bord d'une jonque, il quitte Kagoshima, accompagné du frère Fernandez et d'un domestique.



131 Ils voguent vers Yamaguchi : huit cents kilomètres à parcourir. Les difficultés commencent : « Alerte ! les pirates ! » Il faut se blottir au fond du bateau, respirer les odeurs de pourriture et de poisson. Une fois débarqués, l'on va à pied, pêle-mêle avec des bandits de grands chemins. La nuit tombe, il fait froid.

Hélas ! il n'y a qu'une couverture pour tous. Aujourd'hui, plus rien à manger, seul ce petit sac de riz réservé pour les moments désespérés. Mais n'est-il pas dit dans l'Evangile : « Il y a des démons qui ne se chassent que par la prière et par le jeûne »... et la souffrance ?



132 Voici Yamaguchi. Dans cette ville cultivée et aristocratique, François passe pour un « pauvre homme ». On trouve cela très drôle de le voir prêcher sur les places publiques, affublé de sa misérable soutane: « Vous l'entendez, de quoi se mêle-t-il ? »

François ose dire à ceux qui l'écoutent ce qu'il pense de leur débauche et de leur idolâtrie. Quelques-uns admirent sa franchise, mais les autres rient un peu jaune ! Et les enfants de suivre le missionnaire à travers les rues de la ville, comme s'il était une bête curieuse.

Pourtant, quelques mois plus tard, c'est parmi ces jeunes qu'il comptera ses premiers baptisés.



133 Les Samouraï ont entendu parler de l'étranger.

« Si nous l'invitions... » Ils rient à l'avance de ce qu'ils appellent des bizarreries d'hurluberlu.

François se souvient de la parole de saint Paul : « Nous, nous passons pour fous à cause du Christ. » Il est fils de Dieu et ambassadeur de son Maître. Il regarde de haut les Samouraï, il les menace, et le pauvre frère Fernandez, qui fait office d'interprète, tremble de peur. Il ne quitte pas des yeux les sabres croisés des Samouraï. « A chaque réplique, écrira-t-il plus tard, je sentais déjà le sabre me détacher la tête. »



134 François est décidé à dire à chacun ses vérités. Puisque le daïmio veut bien le recevoir, lui aussi les entendra, d'autant plus qu'il mène une vie de débauche. Sur un signe de François, Fernandez se met à lire le catéchisme écrit par l'apôtre pour les Japonais. Commençant à la création du monde, il espère bien s'arrêter avant le commentaire des commandements. En vain : « Continuez ! » exige François.

Et le pauvre frère, comme dans un cauchemar, en vient à parler des hommes adonnés à tous les vices. Le daïmio se sent visé. Son visage devient pourpre.



135 Fernandez a fermé les yeux, il se croit déjà au tribunal de Dieu. Force lui est de redescendre sur terre, car le daïmio s'est contenu. Trop grand seigneur pour se départir de sa dignité, trop blasé pour réagir, il se tait. Puis, se confondant en courbettes, il leur donne congé.

L'audience a eu des témoins, aussi toute la ville est-elle bientôt au courant de l'affaire ; les gens, friands de papotages, le sont moins des sermons de François. Installé dans le luxe et la corruption, Yamaguchi ne peut accueillir le message de l'Enfant de la crèche.



136 Voyant ses efforts inutiles, François décide de partir pour Myako. Là, pense-t-il, on ouvrira au christianisme les portes du Japon.

Le 17 décembre, lui et ses compagnons se mettent en route. Cinq cents kilomètres à parcourir au cœur de l'hiver. « Nous avions de la neige jusqu'aux genoux, raconte Fernandez. Nous devions traverser des rivières glacées dont l'eau atteignait notre ceinture. Pourtant, le Padre marchait sans chaussures. Il en fut ainsi jusqu'au port où nous embarquâmes pour Sakaï. Nuit et jour, nous restâmes sur le pont, au milieu de jeunes marchands qui ne cessaient de se moquer de nous. »



137 L'accueil de Sakaï n'est pas fait pour réconforter les voyageurs. Une à une, les auberges se ferment devant eux. Et, le cœur ulcéré, ils entendent de gros rires derrière la porte. Il n'y a plus qu'une solution : bâtir une hutte.

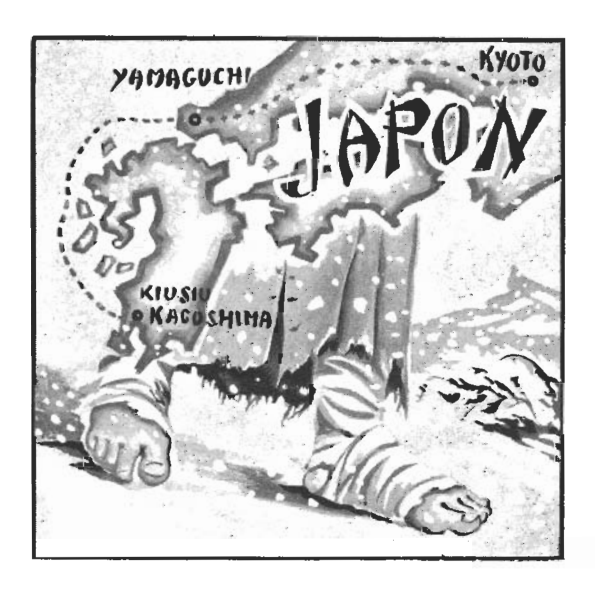
Les branches mortes ne manquent pas et, en d'autres temps, c'eût été un plaisir ; mais, quand les membres sont brisés de fatigue, quand les paupières se ferment de sommeil, c'est dur ! Enfin leur construction est achevée.

Vont-ils pouvoir goûter le repos ? Non, car une bande d'enfants vient les attaquer à coups de pierres.



138 Il faut reprendre la route de Myako. En compagnie, cette fois-ci. Un seigneur veut bien les accepter dans sa suite : ils aideront les porteurs. François accepte, et le voilà qui s'occupe des chevaux et couche dans la paille à chaque étape. Le plus dur, c'est de soutenir l'allure des chevaux sur le chemin. Pendant que le seigneur se pavane dans son palanquin, François endure de terribles souffrances. Ses jambes sont tuméfiées, enflées par le froid.

Le porteront-elles jusqu'au bout ? Oui, car heureusement Myako est proche maintenant.



139 A cette seule pensée, François court tout joyeux ; il gambade autour des chevaux, saute de joie, prend des pommes dans les provisions et se met à jongler avec : « Ça me rappelle le temps où je jouais à la pelote. » Il badine, il raconte des histoires si drôles que ses compagnons en rient aux larmes. Un grand rêve soulève François : l'empereur va sûrement lui permettre de porter la Bonne Nouvelle à travers tout le Japon. Peut-être va-t-il même l'aider à pénétrer en Chine ? Certainement, la vérité triomphera. Rêvant ainsi, il marche, joyeux, et ses pieds continuent de saigner !



140 Et voilà Myako avec son fourmillement de temples, de palais, de monastères. Mais... quelles sont ces flammes ? Quel est ce magnifique palais que dévore le feu ? C'est celui du Shogun : les seigneurs se disputent la régence de cet enfant de quinze ans ; la ville est en pleine révolution. Chacun prend parti pour tel ou tel daïmio. On se bat dans les rues. Les bonzes eux-mêmes se soulèvent et mettent à sac les bonzeries rivales. L'empereur ? Il est incapable et impuissant. Et les rêves de l'apôtre s'écroulent. Non, il n'a rien à faire ici.



141 François retourne à Yamaguchi et sollicite une nouvelle entrevue du daïmio de la ville.

Il sait maintenant que cet homme est le plus puissant du Japon. Il sait aussi qu'il faut changer de tactique pour faire admettre le Christ dans ce pays. C'est en ambassadeur portugais qu'il se présente au daïmio : un ambassadeur muni de lettres de créance. Et voici qu'il offre des présents : une horloge, une petite boîte à musique mécanique, une arquebuse à pierre et à triple canon, une pièce d'étoffe de brocard rutilant, de magnifiques services de table en cristal, des lunettes, etc.



142 Le daïmio est stupéfait. Il contemple l'horloge, l'écoute sonner à heure fixe ; admiratif, il regarde en souriant les vieillards qui, en portant les lunettes, retrouvent leurs yeux de vingt ans. « Vite que l'on apporte à François une grosse somme d'argent en échange de ses cadeaux. »

Le missionnaire n'en veut pas. Il ne demande qu'une chose : parler librement de son Dieu et de sa religion. Le daïmio n'en revient pas. Vraiment, ce n'est pas le genre des bonzes.

Aussitôt, ordre est donné de poser des affiches : « Les étrangers ont le droit d'enseigner. Les citoyens peuvent les croire et les suivre. »



143 Dès lors, François est littéralement assiégé. Les riches Samouraï l'assaillent de questions sur le ciel, la terre, la pluie, les éclairs. François répond en savant, mais profite de tout pour parler de Dieu ; pourtant, personne ne se convertit.

Un jour que Fernandez prêche, un homme lui crache à la figure ; sans montrer d'émotion, le frère s'essuie le visage et continue. Dans la foule, un personnage important, venu apporter la contradiction à François, a vu le geste. C'est pour lui un trait de lumière. Il demande à s'instruire pour recevoir le baptême. Il sera le premier chrétien.



144 A sa suite, en deux mois, cinq cents personnes demandent le baptême, au grand mécontentement des bonzes, d'autant plus que François attire à lui leurs jeunes disciples et les baptise. Fous de rage, ils décident d'en finir.

Un jour, ils se saisissent du missionnaire, l'injurient, l'entraînent hors de la ville pour l'égorger. Heureusement, un orage survient, des éclairs zèbrent le ciel. Superstitieux, les bonzes croient à un sort lancé par François ; pris de panique, ils abandonnent leur victime et s'enfuient.



145 Cela n'arrête ni François ni les conversions. La renommée du missionnaire s'étend : il est appelé plus au sud par le seigneur de Bungo. Il y va. L'accueil est sensationnel. Le daïmio, très jeune, est également très sympathique. Les conversions s'amorcent. Un peu plus tard, le daïmio lui-même se fera baptiser.

Mais de mauvaises nouvelles arrivent de Yamaguchi : les bonzes ont soulevé le peuple. On incendie, on tue ; chacun assouvit ses rancunes personnelles. Débordé par les événements, le daïmio se fait hara-kiri.



146 Le calme rétabli, le nouveau daïmio se montre favorable aux missionnaires. François constate que tout va bien. Il peut retourner aux Indes, répartir les tâches des nouveaux missionnaires. Après deux ans et demi de séjour, il quitte le Japon, laissant une petite chrétienté de quinze cents personnes. Bientôt, hélas ! elle sera privée de prêtres. Mais plus tard, quand d'autres missionnaires viendront, ils la trouveront toujours aussi fidèle.

En reprenant le bateau, François pense qu'il lui a fallu affronter bien des difficultés, mais il peut être fier des chrétiens japonais : ce sont de vrais chrétiens.

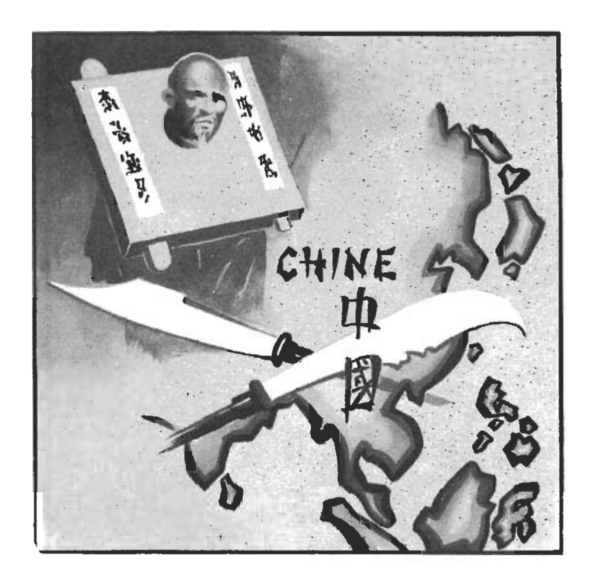


147 Voici donc François ballotté à nouveau sur la terrible mer de Chine. Cette fois encore, son bateau n'échappe pas à la tempête. Soulevé, balayé par les lames, il tangue dangereusement. Soudain, un cri d'alarme retentit, un homme accourt, affolé : « La chaloupe a disparu. » De fait, le filin qui reliait le bateau au canot de débarquement s'est rompu. On scrute l'horizon : rien en vue. « On ne peut attendre, déclare le capitaine, la chaloupe est perdue. » Or, il y avait dans cette chaloupe quatre matelots musulmans. « On n'a pas le droit d'abandonner ces hommes, lance François, il faut attendre ! »



148 « Vous voulez donc faire naufrage, lui rétorque-t-on. Baisser les voiles, c'est résister à la tempête ; tenir tête à la bourrasque, c'est accepter de disparaître. »

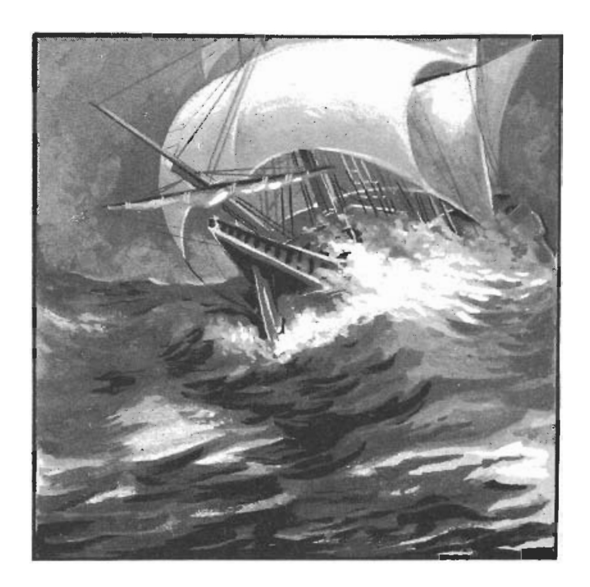
François insiste. Pour lui plaire, on baisse les voiles de moitié, mais on doit les remonter bien vite, car le navire va se renverser. « Ayez confiance », supplie François qui, à genoux, prie de toute son âme. On recommence la manœuvre. Les voiles se tordent, on les relève. Soudain, un matelot appelle les autres à l'arrière. A travers les rafales, voici la chaloupe toute proche. Les quatre hommes sont hissés à bord. Quant à François, on le révère maintenant comme un dieu.



149 A Sancian, le navire fait escale. Dans cette île située face à Canton, François pense à la Chine. L'objection des Japonais le harcèle : « Si la religion des Européens est vraie, comment se fait-il que les Chinois ne la connaissent pas? » Il en discute avec Pereira, un de ses bons amis qu'il vient de rencontrer.

« Impossible de pénétrer en Chine, lui dit Pereira. Ceux qui s'y sont aventurés paient le prix de leur audace dans les prisons de Canton, torturés et soumis au supplice de la cangue.
— Raison de plus pour faire quelque chose pour eux. »

Et Pereira, en vrai chrétien, se laisse convaincre.



150 En attendant, comme son bateau, le « Santa Croce », part pour Malacca, il embarque François avec lui. En route, ils font des projets. Il faut aller près de l'empereur, à Pékin, en mission officielle. Pereira, qui est riche commerçant, financera l'entreprise ; le « Santa Croce » transportera le missionnaire et des présents magnifiques pour l'Empereur.

Pour le moment, le bateau essuie une terrible tempête. Cependant, François et Pereira mettent au point leurs projets.

Bientôt, la mer s'apaise et François, débarqué à Malacca, se rend à Goa, où, comme Supérieur de la Mission des Indes, il lui faudra résoudre bien des problèmes en suspens.



151 Quelques missionnaires semblent avoir oublié qu'ils étaient venus ici pour les Hindous, tel ce Père Gomez, Supérieur du collège de Goa. C'est un orateur prestigieux : on se rue pour entendre ses sermons, au point d'en déserter les manifestations sportives et les courses de taureaux. Mais le Père Gomez ne pense plus qu'à soigner sa célébrité et néglige les affaires de Dieu. Son collège, qui devrait être un collège pour les petits Hindous, est devenu celui des fils de marchands portugais.

François use de son autorité : le Père est déplacé, il ira à Ceylan essayer de se reprendre et de redevenir un vrai missionnaire.



152 Par contre, dans l'île d'Ormuz, le Père Gaspard Barzée a bien travaillé. Dans une île partagée entre Brahma et Mahomet, il a su donner au Christ droit de cité. Les chrétiens se multiplient. Et comme les Musulmans s'agitaient et créaient des difficultés, le Père a fait un coup de force : un matin, tout Ormuz put contempler une immense croix dressée au sommet du minaret !

C'était du sport et de l'audace ! Les Musulmans furent tellement stupéfaits, ce fut un tel charivari dans leurs mosquées, que le capitan crut bon d'en fermer les portes.



153 Ce Père Barzée plaît à François. Il décide de lui confier la Mission des Indes avant son départ pour la Chine. Rappelé par son Supérieur, le Père Barzée obéit. Pour échapper à l'affection de ses chrétiens, il lui faut s'enfuir sous un déguisement et quitter l'île de nuit sur un bateau.

Son successeur arrivé, l'apôtre peut partir. Le gouverneur est entré dans ses vues : Pereira et François auront leurs lettres de créance. Il dit adieu à ses missionnaires. Dieu l'appelle : « On se reverra au ciel ».

Au soir du Jeudi-Saint, 25 avril 1552, François quitte Goa.



154 Il arrive à Malacca en pleine épidémie. Pendant que le capitan, bien tranquille dans son palais, contemple de ses fenêtres la détresse de la ville, François organise les secours.

Près du port, de grandes coques de navires gisent, abandonnées sur le rivage. La charpente est encore bonne, elle servira à construire des hôpitaux. Encore faut-il transporter les malades. Des volontaires? Personne n'a un geste de charité pour les membres souffrants du Christ. Pas de voiture à leur service. Plusieurs jours durant, François transporte sur ses épaules les contagieux dans les hôpitaux.



155 Sur ces entrefaites, arrive Pereira. Son vaisseau est rempli de magnifiques présents pour l'Empereur de Chine. Il ne pense qu'à cette expédition. Elle lui reviendra cher, mais qu'importe? Il a fait le sacrifice de sa fortune pour la cause du Christ. François lui transmet les lettres du gouverneur : Pereira est nommé ambassadeur du Portugal auprès de l'Empereur de Chine. Bien plus : pour que la nation portugaise soit dignement représentée, c'est sur un vaisseau royal qu'ils partiront pour la Chine : « Une bonne affaire, s'écrie Pereira, mon « Santa Croce » se faisait vieux, il a bien mérité la retraite.» Et tous deux vont transmettre l'ordre du vice-roi au capitan, Don Alvaro.



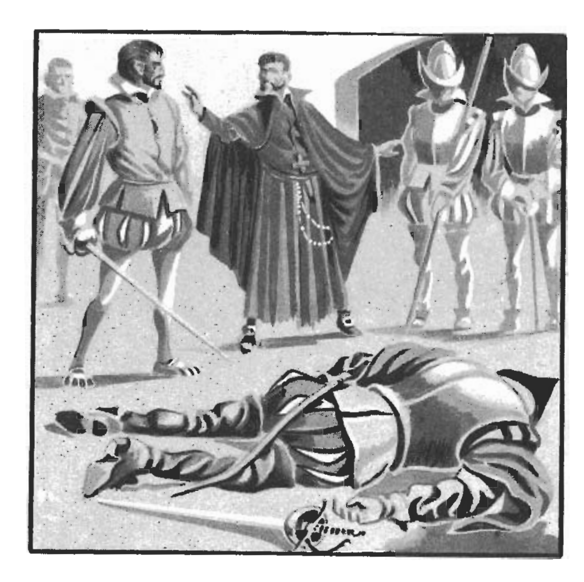
156 Mais cela ne semble pas beaucoup lui plaire. La réussite de Pereira le stupéfie : « Comment, un simple marchand va pouvoir devenir ambassadeur du Portugal auprès de l'Empereur ! Quels avantages personnels ne va-t-il pas pouvoir tirer de cette situation? Cet homme est un rival ! » Cependant, le capitan garde son calme. Il prépare sa revanche.

Soudain, coup de théâtre : les soldats du capitan accostent le « Santa Croce », en arrachent le gouvernail. La grosse pièce de bois est traînée jusqu'au palais du capitan. De jour et de nuit, une sentinelle en assure la garde.



157 Qu'importe ? pense Pereira, puisque c'est un navire royal qui doit conduire l'expédition ! Et il va rappeler à Don Alvaro les ordres du vice-roi. Cette fois-ci, le capitan entre dans une colère effroyable. Furieux, il crache à terre et crie : « Les ordres du vice-roi, je m'en moque ! »

L'affaire devient grave. Les flatteurs du capitan, ceux qui rêvent d'un bon poste ou qui simplement ont peur, veulent faire du zèle. Ils se mettent à pourchasser François à coups de pierres et le menacent de mort.



158 Mais François et Pereira ont aussi leurs amis. Ils se réunissent à plusieurs et projettent d'enlever par la force le gouvernail volé.

La bataille est furieuse, le sang coule. François, averti, arrive rapidement, se jette dans la mêlée et sépare les combattants. La conversion de la Chine ne peut pas commencer par une guerre civile entre les chrétiens. Qu'on le laisse faire, il agira autrement ! Le lendemain, il rappelle qu'il est Nonce apostolique et qu'un décret d'excommunication frappera Don Alvaro s'il l'empêche d'accomplir sa mission.



159 Orgueilleux, le capitan accueille avec mépris cette menace. Mais, sentant monter la colère du peuple, il feint de se montrer magnanime : Que François aille en Chine ; mais ce sera sur le « Santa Croce » avec un équipage choisi par le capitan. Pereira, lui, restera à terre. Ce dernier sent depuis longtemps que le capitan le jalouse. Il n'ira pas en Chine. Fini son beau rêve d'ambassadeur. Il lui en coûte terriblement, mais il en fait le sacrifice. L'essentiel, c'est que le règne de Dieu avance. François écrit à son ami : « Ne venez pas me voir. Je souffrirais trop. J'ai toujours voulu vous servir. Je vous ai ruiné. Votre désolé et triste ami : François. »



160 Enfin, c'est le départ. François se dirige vers le port, digne et fier. En silence, toute la foule le suit. Devant l'église, toute proche de la maison d'Alvaro, il s'arrête. A genoux, les bras en croix, il prie pour son persécuteur. Les sanglots étouffent ses paroles. « Padre, lui dit un vicaire, n'allez-vous pas saluer Don Alvaro ?

— Je l'attends au tribunal de Dieu. »

Puis, se souvenant de ce que le Christ avait dit à ses apôtres mal reçus dans une ville, il ôte ses chaussures et, les frappant contre une borne, secoue la poussière de Malacca.

Et montant dans une barque, sans se retourner, il s'éloigne vers le « Santa Croce ».



161 Un mois après, il est en face des côtes de Chine, dans l'île de Sancian. Il a pour elle un long regard empreint de tristesse. A cause d'Alvaro, il n'y a plus d'ambassade possible. Il ne pourra faire que des choses sans importance.

Pourtant, les serviteurs de Pereira font de leur mieux pour l'aider. A peine débarqués sur l'île, ils se mettent à la recherche d'une petite paillote abandonnée et construisent auprès une hutte de feuillage pour que François puisse dire sa messe.

Quant à lui, il s'affaire auprès des commerçants chinois qui, nombreux, font du commerce dans l'île pour Macao, Canton, Hong-Kong. Qui acceptera de le conduire en Chine?



162 Personne ne veut courir ce risque. « Vous ne savez donc pas que la peine de mort menace tout Chinois qui introduit des étrangers dans le pays?

— Ignorez-vous que les geôles de Canton regorgent d'étrangers? »

Tout le monde s'efforce de détourner le missionnaire de son projet. Il se mine, se désespère. Cependant, malgré les obstacles, François garde inflexible sa résolution. Enfin, voici un contrebandier chinois qui accepte le marché. Pour 1.000 kg de poivre, il consent à débarquer François sur la côte, et à le cacher dans sa maison, aux portes de Canton.

Rendez-vous est pris pour le 19 novembre.



163 Au jour fixé, François est là, sur le rivage. A ses côtés, il a déposé ses livres et un petit paquet de vêtements. Des heures durant, il attend, confiant, puis inquiet. Tout doucement, la nuit tombe : la jonque ne vient pas. Il ne la voit ni le lendemain, ni le surlendemain : le Chinois a manqué à sa parole.

Alors cet homme solide, ce missionnaire infatigable ploie sous ce coup terrible et une tristesse immense l'envahit. Il avait rêvé d'une Chine en marche vers le Christ, des geôles de Canton, du martyre. Tout s'effondre. Impuissant, si près du but, il se sent soudain défaillir. Il tousse, il grelotte, il est usé.



164 Un froid brouillard monte de la mer; François tousse de plus en plus. Sa poitrine lui fait mal, très mal. Diogo Vaz d'Arago, marchand portugais de passage dans l'île, rend visite à François.

« Padre, vous seriez moins exposé au froid dans ma paillote. »

François accepte. Il va s'installer, de l'autre côté de l'île, face à la Chine. Et les deux hommes parlent ensemble de ce mystérieux pays.

Diogo lui redonne l'espérance. Chaque année, une ambassade du gouvernement du Siam se rend à Pékin. En qualité de marchand, Diogo en fera partie cette année. François pourrait l'accompagner, et ainsi pénétrer en Chine.



165 François se sent revivre. La passion du règne de Dieu le soulève à nouveau. Il veut guérir. Mais Diogo doit repartir à ses affaires, et l'apôtre, miné par la fièvre, son pauvre corps épuisé par la toux, sent bien que, cette fois, le mal l'a terrassé. Il contemple la Chine... Dans son délire, il entrevoit la foule des missionnaires se consacrant à son évangélisation. Oui, son œuvre ne fait que commencer.

Seul, son serviteur Antoine est près de lui. A bout de forces, François fixe les yeux sur un crucifix. A l'aube du 3 décembre 1552, pauvre, abandonné de tous, comme le Christ son Maître, face à la Chine, entre les bras d'un Chinois, François meurt. Il a 46 ans.



166 Ainsi disparut l'un des plus grands apôtres qu'ait connus le monde. Il n'avait missionné que dix ans. A pied la plupart du temps, et souvent sans chaussures, il avait accompli des milliers de kilomètres sur des chemins difficiles, parfois dans la boue glacée. Mal vêtu, il était passé des chaleurs étouffantes de l'Inde aux durs hivers du Japon. Il était allé envers et contre tout, priant, confessant, prêchant, instruisant. Il aurait pu dire, prenant à son compte la parole des apôtres : « Seigneur, j'ai tout quitté pour Te suivre. »

Dès que le vent fut favorable, le capitaine du « Santa Croce » décida de ramener à Malacca le corps de François.



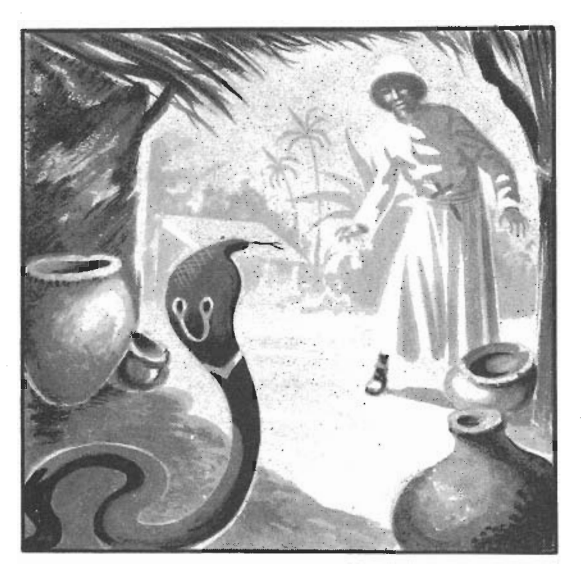
167 Le jour de sa mort, on l'avait enterré hâtivement dans un coffre rempli de chaux, afin que les chairs soient consumées et que l'on puisse retrouver les ossements. Au jour du départ, on le déterra. Stupéfaction générale : les chairs de François sont intactes !

Des milliers de personnes à Malacca peuvent bientôt contempler ce prodige qui, maintenant encore, en plein vingtième siècle, demeure un problème scientifique non résolu. La ville qui l'avait rejeté accueille le corps de François par des manifestations pleines de respect et de foi.



168 Goa, capitale de l'Inde, réclame le corps de François. Le jour de son arrivée, les gens, pris de délire, vont jusqu'à se jeter à l'eau pour être les premiers à le toucher. Ce n'est pas un cortège funèbre, c'est un triomphe, et jamais gouverneur n'en a connu de semblable. L'émeute menaçant, il faut répondre aux exigences de la foule : exposer le corps du saint à découvert. Durant trois jours, la foule défile, canalisée par des gardes qui ont peine à la contenir.

C'est l'apothéose. On prête serment sur son image et les hommes de loi, pour terminer les procès à l'amiable, viennent discuter dans la chapelle où sont contenues les reliques.



169 Et voici qu'un véritable mouvement populaire exige la canonisation. On se raconte les prodiges, les miracles du missionnaire.

Chez les Paravers, la mort du Padre a jeté la consternation : « Vous souvenez-vous, dit-on un peu partout, qu'il rendait inoffensives les morsures des serpents.

— Il a guéri mon fils de celle d'un cobra.

— Vous souvenez-vous du jour où un enfant était tombé dans un puits : il était mort ; sa mère éplorée prit le corps du petit noyé dans ses bras et vite elle courut vers le Padre. Il pria et rendit l'enfant vivant à sa mère. »



170 Au Japon aussi, on raconte quelques miracles du saint. Un jour, un Japonais vient à perdre sa fille, le père se lamentait : « Va donc trouver le Père. » Il y alla et le missionnaire lui dit : « Votre fille, mais elle vit ! » C'était vrai, et François baptisa toute la famille.

Bien d'autres miracles encore accompagnèrent l'apôtre. Et l'on se rappelle alors la parole de Jésus : « Voici les miracles qui accompagneront ceux qui auront cru : en mon Nom, ils chasseront les démons, ils parleront de nouvelles langues ; ils prendront les serpents, et s'ils boivent quelque breuvage mortel, il ne leur fera aucun mal ; ils imposeront les mains aux malades et les malades seront guéris. »



171 En 1634, un jeune Jésuite, Marcel Martulli, fut grièvement blessé à la tête par un lourd marteau tombant d'une hauteur de douze mètres. Bientôt, ce fut l'agonie. Soudain, le moribond parut entrer en extase. Il dialoguait avec un personnage invisible, renouvelait son vœu de partir en mission, demandait la faveur du martyre. Puis, s'éveillant : « Je viens de m'entretenir, dit-il, avec François-Xavier ; je suis guéri. » Quelques semaines plus tard, il partit pour le Japon et, bientôt, y mourut martyr.

Depuis ce miracle, on a institué, entre les 4 et 12 mars, jour anniversaire de la canonisation, une neuvaine dont les effets sont si prodigieux qu'on l'appelle « la neuvaine de la Grâce ».



172 Le 12 mars 1622, l'Eglise canonise François. En 1904, le Pape Pie X le proclame Patron de l'Œuvre de la Propagation de la foi.

En 1927, Pie XI l'établit, en même temps que sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, protecteur des missions.

Le grand empire colonial portugais s'est effrité. L'œuvre de saint François-Xavier demeure. Les frontières varient. Malgré les persécutions, les schismes, les hérésies, la croix se plante, et son ombre s'étend sur l'Asie.

François-Xavier est le Père, le chef d'une légion de missionnaires et de martyrs. C'est un des héros les plus purs et les plus enthousiasmants que le monde ait connus.